

**Yves BEAUPERIN**  
directeur de l'Institut de Mimopédagogie,  
à l'école de Marcel Jousse



# **ANTHROPOLOGIE DE LA GESTE TRINITAIRE**



Cours annuel de La Brardière  
2019

# ANTHROPOLOGIE DE LA GESTE TRINITAIRE<sup>1</sup>

INTRODUCTION	3
<b>2. JEU, REJEU ET SOUFFLE DANS L'ANTHROPOS</b>	<b>5</b>
<b>2.1 Le Jeu</b>	<b>6</b>
2.1.1 <i>Un étrange miroir sculptural</i>	6
2.1.2 <i>Un étrange miroir sculptural, gestuel, mimeur et global</i>	6
2.1.3 <i>Un étrange miroir sculptural interactionnel</i>	13
<b>2.2 Le Rejeu</b>	<b>14</b>
2.2.1 <i>Le Rejeu intérieur</i>	14
2.2.2 <i>Le Rejeu extérieur</i>	15
2.2.3 <i>Rejeu et connaissance</i>	18
<b>2.3 Le Souffle</b>	<b>23</b>
2.3.1 <i>Souffle physiologique et souffle mimismologique de la parole</i>	23
2.3.2 <i>Souffle physiologique et souffle mimismologique de la pensée</i>	26
2.3.3 <i>Souffle physiologique et souffle mimismologique de l'inconnaissance</i>	28
<b>3. JEU, REJEU ET SOUFFLE EN DIEU</b>	<b>32</b>
<b>3.1 Le Jeu divin</b>	<b>32</b>
<b>3.2 Le Rejeu divin</b>	<b>33</b>
3.2.1 <i>Le Rejeu divin ad intra</i>	34
3.2.2 <i>Le Rejeu humano-divin ad extra</i>	35
3.2.3 <i>Le Rejeu humain</i>	36
<b>3.3 Le Souffle divin</b>	<b>40</b>
3.3.1 <i>Le Souffle-connaissance ad intra</i>	42
3.3.2 <i>Le Souffle-connaissance ad extra</i>	44
3.3.3 <i>Le Souffle-connaissance humain</i>	46

---

<sup>1</sup> Ce mémoire est extrait d'un ensemble plus vaste intitulé *Du Dieu-Homme à l'homme-dieu*

## INTRODUCTION

Nous allons méditer pendant ces quatre jours sur le mystère de la Trinité en Dieu, le mystère fondamental du christianisme sur lequel reposent tous les autres, mystère très difficile à comprendre et qui sépare le christianisme du judaïsme, de l'islam et des Témoins de Jéhovah qui le refusent.

J'ai choisi pour cet exposé le titre *Anthropologie de la Geste trinitaire* qui suggère volontairement un lien avec l'anthropologie du geste de Marcel Jousse. En effet, toute cette méditation s'enracine dans l'apport de Marcel Jousse que j'ai personnellement approfondi et développé. J'ai utilisé la terme « la Geste trinitaire » au féminin et non « le Geste trinitaire » en donnant à ce terme « la Geste » le sens qu'il avait dans les chansons de geste du Moyen-Age : un ensemble d'actions, car nous allons découvrir en Dieu trois instances qui interagissent de toute éternité.

Face aux théologiens, qui tentent une approche de ce mystère en prenant les termes de Père, de Fils et de Saint-Esprit sans avoir pris le soin de replacer ces termes dans le contexte ethnique palestinien dans lequel Rabbi Iéshoua évoluait et auquel il les a empruntés, Marcel Jousse propose une approche originale, à la fois ethnique et anthropologique de ces termes.

Une approche ethnique d'abord, que Marcel Jousse est le seul à proposer, en essayant de comprendre quelle signification Rabbi Iéshoua donnait à ces termes araméens d'*Abbâ*, de *Berâ* et de *Rouhâ* qu'il a empruntés au milieu pédagogique des rabbis d'Israël. J'ai déjà eu maintes fois l'occasion, avec ceux qui me suivent depuis des années, d'expliquer que le mot *Abbâ*, qui signifie littéralement en araméen *Papa*, terme trop familier pour être attribué à Dieu sans choquer ses contemporains, a pu lui être attribué par Iéshoua parce qu'il renvoie à une autre réalité : *Abbâ* était un titre rabbinique attribué aux plus grands rabbis de son époque. Et face à cet *Abbâ*, ce Père pédagogique, les disciples étaient considérés comme des Fils, des *Berâ*, engendrés par l'enseignement de l'*Abbâ*, et se considéraient donc entre eux comme des frères. Nous sommes exclusivement dans un contexte pédagogique et il faut donc s'interroger sur le fait que Iéshoua ait choisi ces termes pédagogiques pour désigner ses relations avec Dieu. A la suite de Marcel Jousse, j'ai développé cette approche ethnique dans une première partie que, faute de temps, je n'aborderai pas avec vous.

Une approche anthropologique ensuite, initiée par Marcel Jousse mais qu'il n'a pas développée, dans la mesure où toute l'œuvre anthropologique de Marcel Jousse consiste à approfondir le fonctionnement de la parole humaine. Or, judaïsme et christianisme reposent sur une affirmation fondamentale : Dieu parle, et sur une autre affirmation fondamentale : l'Humain est fait comme ombre de Dieu et comme ressemblance de Dieu. Si c'est bien le cas, l'Humain parle parce que Dieu parle et la parole humaine est nécessairement à l'image de la Parole de Dieu. Les termes d'*Abbâ*, de *Berâ* et de *Rouhâ* renvoient à une communication pédagogique orale où la parole occupe une place essentielle. En approfondissant le fonctionnement de la parole humaine, on peut donc approcher le mystère trinitaire d'une façon beaucoup plus profonde et plus juste. C'est ce que nous allons tenter de faire : approfondir le fonctionnement de la parole humaine pour approcher le fonctionnement de la Parole en Dieu et découvrir ainsi la véritable nature des relations trinitaires.

Ne soyez donc pas étonnés car nous allons passer beaucoup de temps à étudier d'abord le fonctionnement de la pensée et de la parole humaines, à partir de l'anthropologie du geste de Marcel Jousse. Ce sera, pour la plupart d'entre vous, l'occasion de vous pencher sur cet aspect de l'œuvre de Marcel Jousse, que vous connaissez peut-être moins et sur lequel

je m'attarde moins d'habitude, prenant habituellement plus de temps à vous interpréter les textes bibliques que nous mémorisons.

## 2. JEU, REJEU ET CONNAISSANCE DANS L'ANTHROPOS

Nous venons d'étudier la base ethnique du mystère trinitaire. Le vocabulaire utilisé par Rabbi Iéshoua le Nazôréen, pour désigner chacune des personnes de la Trinité, est tout entier repris au milieu ethnique palestinien, et, plus précisément, au milieu pédagogique des rabbis d'Israël. Si on veut, en effet, y comprendre quelque chose, il est essentiel de redonner aux mots leur sens primordial, celui qu'ils avaient dans le milieu où ils ont été prononcés et dans la bouche de celui qui les a utilisés, avant d'y plaquer toutes les interprétations successives, venues d'autres milieux, dont le fonctionnement mental n'est pas le même et qui, surtout, a souvent perdu la mémoire des faits ethniques primordiaux.

Il nous faut maintenant aborder l'étude de la base anthropologique du mystère trinitaire, c'est-à-dire le mystère de l'expression humaine, à travers laquelle l'Anthropos accède à la connaissance, soit par la pensée, soit par la parole.

En effet, d'une part, si les termes de *Abbâ*, *Berâ*, *Rouhâ* renvoient à des instances pédagogiques, ce qui est au cœur de la relation de ces instances pédagogiques, c'est la communication de la connaissance, qui passe tout entière à travers la parole.

D'autre part, puisque le geste essentiel de l'Anthropos est d'être celui qui pense ou qui parle, et que cet Anthropos est fait à l'image de Dieu, nous pouvons affirmer que Dieu est aussi essentiellement celui qui pense et qui parle. Et, suivant la loi de l'analogie, étudier comment fonctionnent la pensée et la parole humaines nous aidera à mieux comprendre comment fonctionnent la parole et la parole divine. Dans ce domaine, l'anthropologie du geste de Marcel Jousse nous apporte des éléments de réflexion originaux et extrêmement puissants.

Écoutons ce texte de Marcel Jousse que celui-ci qualifiait de « discours de sa méthode » et qu'il faisait apprendre par cœur aux élèves du Laboratoire de Rythmo-pédagogique, futures assistantes maternelles, parce qu'il considérait qu'il constituait un résumé de l'essence de son anthropologie du geste :

« L'Enfant *reçoit* par les gestes de tout son corps, instinctivement mimeur, les Actions caractéristiques et les Actions transitoires des êtres animés et inanimés du Monde extérieur. En face du Mimodrame perpétuel de l'Univers, le « composé humain », fait de chair et d'esprit, se comporte comme un étrange miroir sculptural, infiniment fluide et sans cesse remodelé.

« L'Enfant *enregistre* gestuellement ce Mimodrame universel aux cent actes divers, à la manière d'un film plastique, vivant et fixateur. Il devient, sans le savoir, un complexe de Mimèmes ou gestes mimismologiques intussusceptionnés. Leur richesse s'accroît à chaque intussusception nouvelle.

« L'Enfant *rejoue* mimismologiquement par les gestes de tout son corps, et surtout par les gestes de ses mains innombrables, les phases de chaque Interaction de l'Univers. Ce qui s'est fait physiquement et inconsciemment dans l'Univers se refait psycho-physiologiquement et consciemment dans l'Enfant.

« Ce jeu des Mimèmes corporels et manuels n'est pas éparpillé ni incohérent. Il s'exécute spontanément sous la forme intelligente et logique d'un geste propositionnel, généralement triphasé :

L'Agent agissant sur l'Agi.

« Ces trois phases normales du geste propositionnel mimismologique sont nécessairement successives, mais elles sont aussi biologiquement imbriquées. Elles forment un « tout » musculaire et sémantique indéchirable.

« Dès lors, la Pensée vivante de l'Enfant a son vivant outil de conquête, de conservation et d'expression du Réel le *Mimage* ou Langage par gestes corporels et manuels, mimismologiques et propositionnels. »<sup>2</sup>

Trois verbes qui expriment comment, par le Mimisme, la Pensée humaine va pouvoir connaître, mémoriser et exprimer le Réel : recevoir, enregistrer, rejouer, trois actions que Marcel Jousse va qualifier par trois noms : Jeu, Mémoire, Rejeu. Nous allons développer ici deux aspects seulement qui sont à la genèse de la pensée et de l'expression humaines : le Jeu et le Rejeu.

## 2.1 Le Jeu

### 2.1.1 *Un étrange miroir sculptural*

Nous constatons d'abord que Marcel Jousse, pour décrire comment l'Anthropos reçoit le Réel, utilise une analogie, celle du miroir, mais qu'il qualifie aussitôt d'« étrange », pour éviter une erreur d'interprétation. En effet, un miroir reflète ce qui l'entoure d'une façon statique, immédiate et non évolutive et le miroir n'est, en aucun cas, modifié par ce qu'il reflète. Alors que l'Anthropos, s'il peut être comparé à un miroir, doit être considéré comme un miroir « sculptural, infiniment fluide et sans cesse remodelé ». Autrement dit l'Anthropos est plus une sculpture qui reflète comme un miroir qu'un simple miroir, avec ce que cela suppose de plasticité, de fluidité, mais aussi de progressivité, d'ajustement progressif et de transformation de lui-même. Ailleurs, Marcel Jousse compare l'Anthropos à une amibe « protéiforme » parce que, comme l'amibe, il est capable de se transformer en toutes choses.

Ici, nous pouvons, à la suite de Marcel Jousse, comparer l'Anthropos à une sorte de matière première qui, comme la Terre, au début de la création, est « informe et vide » et qui va être progressivement façonné par tout ce qu'il va recevoir du « mimodrame perpétuel de l'Univers ». Notons que cette matière première est un « composé », fait de « chair et d'esprit ». Nous pensons que, sous la plume de Marcel Jousse, ces deux termes revêtent leur consonance biblique, la « chair » étant l'union d'un corps et d'une âme. Nous retrouvons, de ce fait, la conception tripartite, mais indissociable, du « composé humain » : le corps, l'âme et l'esprit. Et nous remarquons que ces trois parties, qui ne font qu'un, collaborent à faire de l'Anthropos un « étrange miroir sculptural, infiniment fluide et sans cesse remodelé ».

Ce que l'analogie du miroir suggère, sans l'explicitier ici, c'est le caractère inconscient de cette sculpture de l'Anthropos par la réception du mimodrame perpétuel de l'Univers. Mais ailleurs, Marcel Jousse revient sur cette caractéristique inconsciente et instinctive de la réception. C'est ce qu'il traduit en ne parlant pas de « réception », terme plus « actif », mais de « jeu », terme plus passif, dans la mesure même où Marcel Jousse l'utilise toujours à la forme passive : pour lui, l'Anthropos est joué par l'Univers, « cela se joue en lui ».

Il est important de souligner cet aspect des choses : ce que l'Anthropos va être amené à prendre en conscience pour le connaître en l'exprimant, il ne le tient pas de lui-même, il le reçoit d'ailleurs, et cela de manière inconsciente et instinctive, et donc de manière quasi passive. L'erreur fondamentale de l'Humain, son « péché originel », est de vouloir constamment substituer à ce jeu inconscient et involontaire, un rejeu conscient et volontaire.

### 2.1.2 *Un étrange miroir sculptural gestuel, mimeur et global*

---

<sup>2</sup> Marcel JOUSSE, *Du Mimisme à la musique chez l'enfant*, Geuthner, p. 1.

### Des gestes

Qu'est-ce qui va sculpter cet étrange miroir qu'est l'Anthropos ? Relativement à cette question, la nouveauté qu'apporte Marcel Jousse, c'est la notion de « geste ». Ce sont des gestes qui vont sculpter l'Anthropos.

Précisons d'abord l'acception large que Marcel Jousse donne à ce mot. Si, dans le langage courant, le mot « geste » est utilisé surtout pour désigner la gesticulation des mains et des bras, pour Marcel Jousse, le « geste », c'est d'abord toute modification d'ordre musculaire, chimique ou électrique qui se produit dans l'Anthropos, à partir du moment où ses organes récepteurs sont ouverts sur le monde qui l'entoure :

« Nos gestes, ce n'est pas seulement le bras qui s'étend ou la jambe qui se replie ; ce sont toutes les fibres même les plus imperceptibles de notre corps qui jouent leur rôle. Mais ce n'est pas parce que ce rôle est petit ou parce qu'il est grand, que la question du geste est changée.

« Donner un coup de poing, c'est un geste ; cracher par terre est un geste ; pleurer est un geste ; une petite sécrétion des papilles gustatives est un geste ; cette petite sécrétion intérieure qu'on appelle maintenant les sécrétions endocrines, ce sont des gestes. Il suffit d'avoir un appareil enregistreur et une projection qui agrandit cet enregistrement pour que d'une larme, on fasse une chute du Niagara. »<sup>3</sup>

Lorsque, par exemple, nos yeux se posent sur un objet, il y a tout d'abord une modification musculaire qui se produit, en quoi consiste le phénomène d'accommodation : la pupille s'ouvre ou se ferme, suivant la quantité de lumière ; l'œil se déforme légèrement pour permettre à l'image de se former sur la rétine. S'ensuivent des modifications d'ordre chimique dans la rétine sous l'action de la lumière, lesquelles transformations chimiques produisent des transformations d'ordre électrique, en quoi consiste l'influx nerveux qui va conduire la sensation au cerveau, via le nerf optique. Là, dans le cerveau, d'autres modifications vont se produire pour traiter l'information et la décoder :

« La lumière agit en décomposant une substance sensible qui réversiblement se recompose à l'obscurité ; les substances formées par la décomposition de la substance sensible entraînent, non directement, mais par l'intermédiaire de réactions chimiques plus ou moins complexes la production d'un phénomène électrique qui ici comme dans toute cellule vivante consiste en une variation propagée de décharge de la charge électrique superficielle cellulaire qu'on peut attribuer à une modification des ions dans cette région. »<sup>4</sup>

« La lumière produit dans la rétine d'autres modifications : chimiques (acidification) ou mécaniques : raccourcissement des cellules sensibles, descente du pigment noir autour d'elles ; ces effets mécaniques favorables à la vision se produisent sur les deux yeux quand l'un seulement est éclairé ; ils sont commandés par voie réflexe. »<sup>5</sup>

Comme pour le phénomène de la vision, le phénomène de l'audition - pour ne prendre que les deux sens les plus prédominants -, relèvent d'un ensemble de modifications d'ordre musculaire, chimique et électrique, toujours qualifiés par Marcel Jousse de « gestes » :

---

<sup>3</sup> Marcel JOUSSE, *Laboratoire de Rythmo-pédagogie*, 28 février 1934, 11<sup>ème</sup> cours, *Du rejeu gestuel à l'expression verbale*, p. 209.

<sup>4</sup> Paul CHAUCHARD, *Les messages des sens*, P.U.F., collection Que sais-je ?, n° 138, pp. 23-24.

<sup>5</sup> Paul CHAUCHARD, *Les messages des sens*, P.U.F., collection Que sais-je ?, n° 138, pp. 25-26.

« Les variations de pression de la périlymphe se communiquent à la membrane basilaire ; il en résulte des étirements des cellules auditives dont les cils s'approchent ou s'écartent de la membrane recouvrante rigide ; cet effet mécanique excite la cellule, y faisant naître l'onde électrique d'influx qui se propagera dans la fibre nerveuse. La vitesse du processus d'excitation visuelle est en accord avec une telle excitation mécanique directe sans intermédiaire chimique ; cependant des modifications chimiques peuvent accompagner l'excitation de la cellule auditive : de l'acétylcholine est libérée (Martini). Avant donc de déterminer une onde d'influx électrique, la vibration aérienne sonore se transforme en vibration de membrane, vibration osseuse et vibration de liquide ; toujours des phénomènes mécaniques. »<sup>6</sup>

Voilà pourquoi :

« La connaissance réelle, profonde, ne se fait pas en s'installant dans l'objet, ce qui est impossible, mais en installant les gestes de l'objet en soi, ce qui est parfaitement possible. C'est la seule façon objective de connaître. »<sup>7</sup>

« Nous ne pouvons pas pénétrer les choses, nous n'avons aucune connaissance intérieure des choses. Pour les connaître, nous sommes obligés de les recevoir dans *tout notre être*. Aucune des opérations de l'homme ne peut être une opération partielle. La psychologie de l'homme est une psychologie globale...

« Il va donc falloir que nous fassions entrer ces choses en nous. Comment les pouvons-nous faire entrer ? Seulement par des gestes. »<sup>8</sup>

« Les choses sont en moi, elles font des gestes. Ce n'est pas dans les choses que je les connais, je ne sais pas ce que sont les choses en elles-mêmes. Nous ne saurons jamais ce que sont les choses, nous ne connaissons que nos gestes. »<sup>9</sup>

#### **Des mimèmes**

Toutes ces modifications, musculaires, chimiques, électriques, en quoi consistent, pour Marcel Jousse, les gestes, et qui se jouent, en nous, que nous le voulions ou non, que nous en soyons conscients ou non, dès que nous sommes « en face du mimodrame perpétuel de l'Univers », présentent une caractéristique que Marcel Jousse a si bien mise en valeur : ce sont des « mimèmes ». Ce qu'il affirme en écrivant : « L'enfant reçoit par les gestes de tout son corps, instinctivement **mimeur** ».

En effet,

« Dans le sujet connaissant est engendrée une [mimique] de l'objet connu, c'est-à-dire que le sujet qui connaît revêt une certaine ressemblance avec son objet. La philosophie scolastique pose... comme un premier axiome, que c'est par cette assimilation que se forme toute connaissance. » (KLEUTGEN) « Toute connaissance a lieu selon la similitude du connu dans le connaissant. » (S. THOMAS: Cont. Gent. 1 II c LXXVII)

« Or, il est impossible que l'intelligence s'approprie l'objet selon son être physique ; elle ne peut donc le posséder qu'en l'*imitant*, [en le *mimant*] et en le reproduisant en elle-même d'une

---

<sup>6</sup> Paul CHAUCHARD, *Les messages des sens*, P.U.F., collection Que sais-je ?, n° 138, pp. 43-44.

<sup>7</sup> Marcel JOUSSE, Sorbonne, 18 mars 1937, 14<sup>ème</sup> cours, *L'intuition bergsonienne et le symbolisme*, p. 271.

<sup>8</sup> Marcel JOUSSE, *Laboratoire de Rythmo-pédagogie*, 23 janvier 1935, 6<sup>ème</sup> cours, *Le geste caractéristique des choses*, p. 90.

<sup>9</sup> Marcel JOUSSE, *Laboratoire de Rythmo-pédagogie*, 9 janvier 1935, 4<sup>ème</sup> cours, *L'humanisation de l'univers*, p. 61.



manière qui réponde à sa propre nature, ou en l'engendrant en quelque sorte de nouveau.» (KLEUTGEN, *La Philosophie scolastique*, I, 30). »<sup>10</sup>

Et, dans ses cours oraux, Marcel Jousse de nous donner quelques exemples pris sur le vif :

« Mettez un enfant devant quelque chose qui remue ; instinctivement, l'enfant sent en lui quelque chose qui suit le mouvement. Si vous mettez devant un grand auditoire, devant des spectateurs, un joueur de ballon ou un boxeur et qu'il y ait - cela, c'est très important - une tension de tous les spectateurs vers le jeu, cinématographiez à l'improviste l'auditoire ou les spectateurs au moment où le coup attendu va se produire, vous verrez que les spectateurs qui étaient les plus tendus, les plus attentifs, sans le vouloir, vont déclencher microscopiquement ou macroscopiquement le coup. Ils sont devenus eux-mêmes ou le joueur de ballon ou le boxeur.

« Si vous assistez aux courses, il y a là un jeu passionnant que malheureusement je n'ai pas cinématographié. Au moment où les chevaux vont arriver au but, les spectateurs ne sont plus les spectateurs, ils sont les chevaux qui courent. Il y a là un phénomène unique que je vous demande de voir... Les femmes surtout, qui sont les plus réceptives parce que les plus délicates, sont effectivement tendues, sautant, essayant d'arriver les premières, si bien que vous n'avez personne qui soit sur son siège mais tout le monde est tendu en avant, non pas pour voir mais pour pousser le cheval. Et vous le sentez en vous-même... »<sup>11</sup>

« Le spectateur des séances d'escrime suit chaque mouvement d'attaque et de défense et chacun de ces mouvements passe, comme un éclair, dans sa propre musculature. Tout son corps est parcouru d'ondes motrices ; c'est lui-même qui lutte, qui attaque, qui pare, qui vainc ou qui succombe. Les sensations associées d'aise et de bien-être dans les mouvements justes, d'embarras et de peine dans les mouvements faux, s'éveillent en lui au même titre que dans les lutteurs eux-mêmes.

« Lorsque notre œil suit le jeu mimique d'un acteur sur la scène, tous les mouvements que fait celui-ci se projettent dans notre propre corps avec une intensité variable d'après notre excitabilité individuelle et d'après notre état momentané d'excitation. »<sup>12</sup>

Voici également ce qu'affirme un autre auteur, Françoise Kostolany :

« Les gestes de l'enfant suivent, d'après A. Mehrabian, un schème évolutif qui passe de l'imitation des mouvements des personnes, jusqu'à l'âge de un an, à l'imitation des mouvements des objets, à partir du début de la seconde année : ouvrir la bouche pour imiter une boîte, geste que Mehrabian a pu observer sur la propre fille de Piaget.

« Les gestes de l'enfant n'imitent pas seulement le mouvement des objets, ils en miment également la grandeur et la forme, en présence même de l'objet, ou en son absence, réalisant alors de ce Mehrabian appelle l'« imitation différée ». Celle-ci apparaît plus tard et suppose que l'enfant est en mesure d'intérioriser l'objet, c'est-à-dire d'en avoir un schéma ou une représentation interne suffisante pour lui permettre de l'imiter par un geste ou un comportement.

« Que fait l'enfant pour dessiner une orange ? Il essaie de la matérialiser dans son propre comportement : gonfle ses joues pour imiter la rondeur du fruit, puis trace un large cercle sur le papier. Le même genre de comportement se retrouve dans le jeu : pour simuler le verre, l'enfant le figure de sa main en mouvement, puis porte ce « verre » à sa bouche dans le geste de boire avec un détachement parfait par rapport à sa propre main devenue objet. »<sup>13</sup>

<sup>10</sup> Marcel JOUSSE, *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, AMJ, 1981, pp. 68-69.

<sup>11</sup> Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 28 novembre 1932, 4<sup>ème</sup> cours, *Mimétisme et Mimisme*, pp. 68-69.

<sup>12</sup> VERRIEST cité par Marcel JOUSSE dans *Le style oral rythmique et mnémotechnique chez les Verbo-moteurs*, AMJ, 1981, p.55.

<sup>13</sup> Françoise KOSTOLANY, *Connaître les autres par le geste*, Retz, 1976, p. 28.

Actuellement, vous autres mes auditeurs, nul doute que vous êtes moins passionnés par mon rejeu gestuel - qui est d'ailleurs très réduit - que ne peuvent l'être les spectateurs d'un match de boxe ou d'escrime, d'une course de chevaux ou d'une pièce de théâtre. Et cependant, comme le prouvent des enregistrements effectués en laboratoire, tandis que je parle, les muscles de votre appareil phonatoire sont en action et articulent microscopiquement les sons que vous entendez.

La découverte récente de l'existence de neurones-miroirs chez le singe et chez l'homme vient confirmer toutes ces intuitions de Marcel Jousse, ici plus spécialement en ce qui concerne les actions :

« Les neurones miroirs constituent une classe particulière de neurones initialement identifiés dans le cortex précentral du macaque. Leur caractéristique principale est de s'activer aussi bien lorsque le singe effectue une action spécifique ou lorsqu'il observe un autre individu en train d'exécuter la même action. Ainsi un tel neurone s'active quand le singe saisit un objet donné, ou lorsqu'il voit l'expérimentateur saisir le même objet. Certains de ces neurones sont très spécifiques, ne s'activant que si les deux mouvements, saisie observée et saisie exécutée, sont réalisés de la même façon. Récemment, des neurones aux propriétés miroirs ont également été localisés dans le lobule pariétal inférieur, une zone anatomiquement connectée au cortex prémoteur ventral. Des données neurophysiologiques (EEG, MEG, TMS) ainsi que d'imagerie cérébrale (TEP, IRMf) ont apporté de solides arguments en faveur de l'existence d'un système de neurones miroirs chez le sujet humain.

« Quel est le rôle fonctionnel des neurones miroirs ? Diverses hypothèses ont été avancées. En fait, leur fonction n'est pas unique. Leur propriété est de constituer un mécanisme qui projette une description de l'action, élaborée dans les aires visuelles complexes, vers les zones motrices. Ce mécanisme de transfert comporte toute une variété d'opérations.

« Une de leurs fonctions essentielles est la compréhension de l'action. Il peut paraître bizarre que, pour reconnaître ce que l'autre est en train de faire, on doive activer son propre système moteur. En fait, cela n'est pas tellement surprenant. Car la seule observation visuelle, sans implication du système moteur, ne donne qu'une description des aspects visibles du mouvement, sans informer sur ce que signifie réellement cette action. Cette information ne peut être obtenue que si l'action observée est transcrite dans le système moteur de l'observateur. L'activation du circuit miroir est ainsi essentielle pour donner à l'observateur une compréhension réelle et expérientielle de l'action qu'il voit.

« Au-dessus de cette fonction de base, d'autres fonctions dépendent elles aussi du mécanisme des neurones miroirs ; certaines ne sont présentes que chez l'homme. L'une d'elles est l'imitation. Imiter a deux aspects : la capacité de reproduire une action observée, et celle d'apprendre une nouvelle action par l'observation. Or le système neuronal miroir, par sa capacité de fournir des copies motrices d'actions observées, semble le mécanisme idéal pour ces deux classes d'imitation. Il a été clairement établi qu'il est impliqué tout à la fois dans la répétition immédiate des actions de l'autre et dans l'apprentissage par imitation. Toutefois, alors que la répétition immédiate est assurée par le seul système miroir, l'apprentissage par imitation exige l'intervention du lobe préfrontal. Ce site combine des actes moteurs élémentaires, codés par le système miroir, pour produire des configurations motrices nouvelles. »<sup>14</sup>

Cette « reproduction », cette « imitation », cette « similitude » que le sujet connaissant forme en lui pour connaître l'objet « d'une manière qui réponde à sa propre nature », c'est ce que Marcel Jousse appelle donc un **mimème** et que d'autres appellent, avec beaucoup moins de justesse, « image mentale ».

---

<sup>14</sup> *Les systèmes de neurones miroirs*, communication faite par Giacomo RIZZOLATI, du Département des Neurosciences, section de Physiologie de l'Université de Parme (Italie), lors de la Réception des Associés étrangers élus en 2005, à l'Académie des Sciences de l'Institut de France.

« ... le Mimème, c'est-à-dire ce geste qui reproduit le geste caractéristique des choses. »

Par le mimisme, on tend donc à devenir la chose et c'est ainsi qu'on peut la connaître en profondeur. Con-naître la chose, c'est faire naître la chose en soi et naître, à nouveau, avec elle, comme signifie l'étymologie même du mot.

Mais, objectera-t-on, comment l'Anthropos peut-il par le mimisme devenir toute chose ? L'Anthropos est, en effet, un vertébré, dont le corps possède une structure plutôt rigide. Comment peut-il devenir le feu, la vipère, la pierre, etc... ? Qu'y a-t-il de commun entre les éléments du règne minéral, végétal, animal et l'Anthropos ?

Une seule chose : le rythme !

Je peux devenir toutes choses, en épousant intimement les rythmes de chaque chose. En dehors de l'Anthropos, il n'y a que des êtres-actions, qui sont des pelotons d'énergie. Or ce qui caractérise essentiellement l'énergie, c'est d'être un mécanisme explosif et donc rythmique, le rythme résultant, en effet, du retour, à des intervalles biologiquement équivalents, des explosions énergétiques, d'après la définition du rythme qu'en donne Marcel Jousse.

Les êtres-actions qui environnent l'Anthropos et qui se jouent dans tous ses sens récepteurs sont donc essentiellement des êtres rythmiques et les actions qu'ils propulsent sont essentiellement des actions rythmiques, aussi bien les actions caractéristiques que les actions transitoires.

L'Anthropos lui-même est un de ces êtres-actions du Cosmos et possède, en commun avec tous ces êtres-actions, la même nature essentiellement rythmique.

Les gestes dont parle Marcel Jousse sont donc la réponse rythmique de l'Anthropos aux actions rythmiques des êtres qui l'entourent et se jouent en lui. Le mimisme est cette aptitude spécifique de l'Anthropos à réaliser l'adéquation plus ou moins parfaite de son propre rythme avec celui de l'objet qui s'est joué en lui et qu'il veut rejouer. L'Anthropos devient d'autant mieux la chose que cette adéquation rythmique est plus parfaite.

Mimisme et rythme sont indissolublement liés et c'est pourquoi il convient de ne jamais séparer les deux et de parler toujours de Rythmo-mimisme.

Cette adéquation des rythmes de l'Anthropos et du Cosmos, aussi poussée qu'elle soit, ne signifie pas toutefois fusion mais identification, union. Le Rythmo-mimisme est comme l'amour : il est union et non pas fusion. C'est pourquoi nous avons précisé que le Rythmo-mimisme est l'aptitude à devenir toute chose, tout en restant soi-même.

#### **Des mimèmes irradiants**

En soulignant que « l'enfant reçoit par les gestes de tout son corps », Marcel Jousse attire notre attention sur un autre phénomène encore trop méconnu : la globalité du Jeu. On ne perçoit pas qu'avec ses organes récepteurs, on perçoit avec tout son corps. Il existe, en effet, pour Marcel Jousse, un phénomène d'irradiation du Jeu dans tout le corps. Les gestes déclenchés dans les organes récepteurs irradient dans tout le corps. On ne voit pas uniquement avec ses yeux, on n'entend pas uniquement avec ses oreilles, on ne sent pas uniquement avec son nez, on ne goûte pas uniquement avec sa bouche, on ne touche pas uniquement avec ses mains. On voit, on entend, on sent, on goûte, on touche avec tout son corps.

« L'œil n'est jamais découpé de son ensemble. Il vous fait voir quels sont les êtres façonnés par les choses. On ne voit pas exclusivement par la vision, on voit avec tout son corps car la vision irradie dans tout le composé humain.

« [...] Notre œil est modelé et modelant. La vision globale qu'on étudie beaucoup est la vision corporelle. Nous mimons tout. »<sup>15</sup>

C'est le mécanisme de l'irradiation, si bien mis en évidence par Marcel Jousse :

« Un mécanisme microscopique s'amplifie et demande à s'amplifier. Ce qui est en moi joue à travers tout mon corps et c'est cela que nous avons appelé le Globalisme, la Globalisation. C'est cela que nous appelons aujourd'hui : amplification, irradiation. »<sup>16</sup>

Et Marcel Jousse de nous décrire le phénomène de l'irradiation à partir de l'œil :

« Le petit enfant ouvre les yeux et au bout de quelque temps, sans même qu'on s'en doute, il voit suspendu à son berceau, à cet arc de cercle qui tient le ruban rose, une petite balle qui se balance... Le petit enfant ne fait pas tout de suite le geste de saisir la balle de celluloid ou de caoutchouc, mais il tend son petit poing et fait osciller la balle.

« C'est là une formidable découverte. Vous pourrez mettre éternellement un anthropoïde dans cette position de l'enfant, non seulement l'anthropoïde restera bouche bée, mais avec tous ses gestes muets et flasques devant la balle qui se balance. Tandis que le petit enfant balance sa main. Que s'est-il donc passé ? C'est ce que nous avons à analyser.

« L'œil du petit enfant est un étrange miroir vivant. La balle, comme un appareil photographique, se réfléchit sur ses organes rétiniens. Que se passe-t-il dans ce complexe biologique, psycho-physiologique ? Nous n'en savons rien. Le fait est que la balle a été reçue sous la forme de mimème oculaire avec les disques oculaires pour façonner comme une balle oculaire en lui-même.

« Je vous l'ai dit bien des fois, l'œil est comme une petite main qui prend, non pas l'objet comme la main que nous voyons tendue vers l'objet, mais qui prend le mimème. Et voilà que les deux yeux de l'enfant - par cette curieuse convergence qui ne fait qu'une image avec deux images, un mimème avec deux mimèmes - l'enfant ajuste. Et c'est tel que la balle ayant disparu, l'enfant refera, avec ses gestes oculaires, le geste de la balle. Et le globe oculaire, avec son jeu musculaire, aura ces sortes d'aller et de revenir que nous trouvons dans le mécanisme des rêves. Car nous sommes mus par nos rêves. Nous ne rêvons pas avec des images, mais avec des mimèmes qui sont la reproduction, le rejeu rétinien et musculairement oculaire, de ces gestes que je vous analyse.

« On n'avait pas encore fouillé jusque-là. Mais il faut fouiller jusque-là, parce que cette « prise de vue » a une étrange propriété : c'est que le mimème oculaire ne reste pas dans l'œil. Il irradie.

« Le mimème oculaire irradie à travers l'être tout entier. Et c'est cette irradiation que nous avons saisie quand nous avons vu le geste normal du petit enfant qui rejoue le geste de l'officier à cheval. Et voilà que le petit garçon de quatre ou cinq ans devient l'officier avec son torse cambré. Comme il est bien l'officier ! Il l'a vu ? Mieux, il l'a reçu et il l'irradie dans tous les détails. Il est l'officier qui cravache car il a « intussusceptionné » le geste sifflant de la cravache et le cheval aux jambes fines et son hennissement aigre. Et voilà que tout l'œil est devenu corps et que le corps est devenu œil. Nous voyons avec notre être tout entier.

« Cela a paru étonnant quand j'ai montré que les maladies « soi-disant mentales » étaient des maladies de la gesticulation globale. Il y a irradiation de l'œil dans le buste. C'est, j'allais dire, le tronc lui-même qui reçoit le mimème de la gesticulation oculaire.

« Et puis, nous avons nos quatre membres : deux jambes et deux bras qui viennent aider et qui assouplissent la raideur du buste. Chose merveilleuse ! Vous dites que les enfants sont souples. Il le faut bien car ils ont l'indéfini de l'univers à jouer avec leurs jambes et avec leurs bras.

---

<sup>15</sup> Marcel JOUSSE, *Laboratoire de Rythmo-pédagogie*, 9 janvier 1935, 4<sup>ème</sup> cours, *L'homínisation de l'univers*, p. 66.

<sup>16</sup> Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 6, 1937-38, p. 58.

« Ce réel est irradié dans le buste et dans les membres, mais surtout dans les mains. Anaxagore a dit très justement : « L'Homme pense parce qu'il a une main ». Et c'est très juste. La main qui plonge dans ce mécanisme mimeur et qui l'exprime. Coupez-moi mes mains et mettez-moi assis et enseignant comme font les professeurs normaux et organisés mais vous verriez le vide se faire en face de moi.

...

« On joue avec ses deux mains : c'est le mimisme manuel, bi-manuel, et c'est pour cela que ces mains sont développées avec une souplesse extraordinaire.

« Mais l'homme va pouvoir laisser ses deux mains exprimeuses de réel. Il va simplifier et, si j'ose dire, concentrer et donner le primat au geste digital. Et c'est avec le bout de son doigt, avec l'index qu'il va montrer, remonter, démontrer. Oh ! Cet index de l'homme ! Que de choses on peut faire avec cet index, nous le verrons au point de vue scientifique. »<sup>17</sup>

Et voici encore ce que nous dit Marcel Jousse à propos de l'irradiation à partir de l'odorat :

« Condillac a eu une intuition de génie. Il a vu que c'était par le langage d'action que le langage, au sens commun du mot, avait commencé. Mais il a eu aussi une aperception très fine. C'est sa fameuse théorie de la statue. « Faites le vide total d'un être. Ne lui mettez absolument que le récept, si j'ose dire, d'odeur de rose. Et voilà que l'être est tout entier odeur de rose ».

« On a critiqué cela. On a eu raison en toute rigueur. Mais faisons bien attention. Nous sommes tout entier odeur de rose lorsque nous respirons cette odeur. Nous croyons que seules les membranes pituitaires sont gestuellement touchées. Ne croyez pas que dans un être humain, il y ait quelque chose qui soit indépendant. Aussitôt que l'odeur est parvenue à faire gesticuler cette petite membrane quasi microscopique, aussitôt, la grande ivresse parfumée entre dans tout notre mécanisme.

« Ceci a été très bien connu d'un certain nombre de compositeurs et surtout de poètes. Combien d'hommes travaillent ayant dans leur bouche des fruits dont le parfum excite en eux le mécanisme de composition. »<sup>18</sup>

C'est en cela que l'Anthropos peut devenir « un étrange miroir sculptural ». Il est façonné par les gestes qui irradient dans tout le corps. Et c'est aussi pour cela que le rythmo-mimisme fait devenir toute chose.

### ***2.1.3 Un étrange miroir sculptural interactionnel***

Ce qui se joue dans l'Anthropos, ce ne sont pas seulement des objets avec leurs rythmes caractéristiques, ce sont aussi des interactions. Dans le Cosmos, chaque objet, qui émet des rythmes caractéristiques, n'est pas isolé mais en constante interaction avec d'autres objets. Par exemple, le feu, qui possède des rythmes caractéristiques, interagit sur d'autres objets ayant également leurs rythmes caractéristiques : le feu brûle le bois, le feu dévore la forêt, le feu réchauffe l'homme, etc. Nous avons donc des pelotons d'énergies, émettant des gestes caractéristiques qui permettent de les distinguer les uns des autres mais exerçant également des actions transitoires entre eux. Dans ces interactions, nous avons donc un Agent, avec son geste caractéristique, qui agit, par un geste transitoire, sur un Agi, avec son geste caractéristique. C'est ce qu'affirme Marcel Jousse dans le texte que nous avons cité plus haut :

---

<sup>17</sup> Marcel JOUSSE, *Ecole d'Anthropologie*, 20 novembre 1944, 3<sup>ème</sup> cours, *Le mimisme humain et le mimographisme*, pp. 47-51.

<sup>18</sup> Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 4 décembre 1936, 1<sup>er</sup> cours, *Le mimisme et l'expression objective*, p. 9.

« L'enfant reçoit par les gestes de tout son corps, instinctivement mimeur, les actions caractéristiques et les actions transitoires des êtres animés et inanimés du monde extérieur. »

Ce qui se joue en nous, ce sont toujours des interactions et ce que nous allons rejouer, ce sont toujours des interactions. C'est d'ailleurs ce qui différencie l'homme de l'animal : l'animal ne peut rejouer des interactions. On entend parfois parler d'animaux « qui parlent », comme certains singes qu'on a dressés. En réalité, on leur a appris à exprimer des besoins, mais aucun d'eux n'est capable de rejouer la moindre interaction, comme, par exemple, « le soleil brille dans le ciel ».

## 2.2 Le Rejeu

Ce qui s'est joué dans les organes récepteurs de l'Anthropos et qui s'est irradié dans tout son corps, de façon souvent inconsciente et involontaire, va éventuellement se rejouer en lui et à l'extérieur de lui, par les gestes de tout son corps, et c'est le mécanisme de l'expression humaine qui est celui de la pensée et celui de la parole. C'est la troisième étape décrite par Marcel Jousse dans l'Enfant et que nous avons citée plus haut :

« *L'Enfant rejoue* mimismologiquement par les gestes de tout son corps, et surtout par les gestes de ses mains innombrables, les phases de chaque Interaction de l'Univers. »<sup>19</sup>

Ce Rejeu mimismologique par les gestes de tout son corps, l'Anthropos peut l'effectuer pour lui-même, à l'intérieur de lui-même, et ce Rejeu intérieur, que Marcel Jousse qualifie de « Rejeu microscopique », constitue la Pensée. Il peut aussi l'effectuer pour autrui, à l'extérieur de lui-même, et ce Rejeu extérieur, que Marcel Jousse qualifie de « Rejeu macroscopique », constitue la Parole.

### 2.2.1 Rejeu intérieur

Le rejeu intérieur est constitué de gestes microscopiques, se produisant à l'intérieur de soi et ne se manifestant pas à l'extérieur de soi. C'est le phénomène de ce que nous appelons couramment la pensée.

#### Un Rejeu global

L'intérêt de l'anthropologie du geste est d'attirer notre attention sur le caractère essentiellement gestuel de cette pensée et donc sur le fait qu'elle est de même nature que la parole se manifestant à l'extérieur. Marcel Jousse n'oppose donc pas la pensée, qui serait soi-disant d'ordre « mental », à la parole, qui serait soi-disant d'ordre « corporel ». En qualifiant la pensée de « rejeu microscopique » et la parole de « rejeu macroscopique », il souligne leur même nature gestuelle donc corporelle. Pour lui, entre pensée et parole, il ne s'agit pas d'une différence de nature mais de degré gestuel. En effet, le plus ou le moins ne change rien à la nature profonde du geste qui reste toujours un geste, qu'il soit microscopique ou macroscopique :

« Le plus ou le moins ne fait rien à la nature du geste. Un geste microscopique interne est aussi bien un geste et tout aussi bien enregistrable qu'un geste macroscopique externe. »<sup>20</sup>

<sup>19</sup> Marcel JOUSSE, *Du Mimisme à la musique chez l'enfant*, Geuthner, p. 1.

<sup>20</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 50.

« Cette Mimodramatique n'est pas nécessairement et largement visible. Si l'Anthropos est un complexe de gestes interactionnels, il faut bien se garder de donner au mot « geste » le sens d'acte visible et ample que dans notre milieu social on lui réserve indûment quand on dit : « Tel individu fait trop de gestes ».

« Nous ne le répèterons jamais assez : anthropologiquement considéré, le geste reste geste à toutes les échelles. Il est aussi bien geste microscopique. Toutes les phases d'un geste interactionnel sont geste, mais toutes les phases ne sont pas également poussées et donc visibles. Il suffit de la plus légère esquisse gestuelle pour que se déroule l'expression et sa possible prise de conscience.

« Les éléments macroscopiques - que dans notre milieu, on appelle les « gestes » - ne sont, pour ainsi dire, que les crêtes écumantes et blanchissantes des vagues dont les plus invisibles sont les plus réelles parce qu'elles sont les plus profondes et les plus irradiantes. On pourrait dire qu'une seule vague peut couvrir invisiblement toute la profondeur de l'océan, comme un seul geste invisible peut modeler toute la musculature d'un paysan.

« L'important, dans le geste, n'est pas son ampleur, c'est sa profondeur et la clarté de sa prise de conscience. »<sup>21</sup>

Ce Rejeu microscopique peut être, comme le Jeu, involontaire et inconscient. C'est le cas du rêve et du songe, que Jousse qualifie de rejeu endormi. C'est le cas de la rêverie, que Jousse qualifie de rejeu éveillé.

« Nous avons non seulement un Rejeu endormi (le rêve, le songe) mais aussi un Rejeu éveillé, et cela s'appelle dans nos manuels : l'Imagination.

« ... Ce sont en réalité les Rejeux des Mimèmes oculaires qui sont plus ou moins forts selon les sujets. »<sup>22</sup>

Ce Rejeu peut être aussi pris en conscience et dirigé volontairement. C'est le Rejeu dirigé. C'est le degré de conscience qui fait passer progressivement du Rejeu endormi au Rejeu dirigé en passant par le Rejeu éveillé. Le degré de conscience, selon qu'il est plus ou moins fort, imbrique les interactions d'une façon différente dans chaque cas. L'imbrication inconsciente du Rejeu endormi se caractérise par son apparente fantaisie et incohérence. Pour Jousse, cette imbrication se fait suivant « un même rayon de courbure » : le rêve est le règne de l'analogie et de la métaphore. L'imbrication du Rejeu éveillé est plus consciente mais reste libre. Elle se caractérise moins par son incohérence que par sa facilité à digresser : c'est le cas de la rêverie ; c'est le cas de la conversation la plus banale où on saute du coq-à-l'âne. L'imbrication du Rejeu dirigé est consciente, volontaire, rigoureuse : c'est le cas de notre parole intérieure que constitue la pensée.

### 2.2.2 *Rejeu extérieur*

Le Rejeu extérieur que Marcel Jousse appelle Rejeu macroscopique pour attirer notre attention sur le fait qu'il n'y a aucune différence de nature avec le Rejeu microscopique, mais seulement une différence de degré, ce Rejeu macroscopique, que nous avons l'habitude de qualifier de parole, possède donc les mêmes caractéristiques que le Rejeu intérieur : il est conscient, volontaire et dirigé ; il est gestuel ; il est mimique ; il est interactionnel ; il est global.

Parce qu'il est global, il utilise les deux registres qui sont à sa disposition : le registre corporel-manuel, ou corporage-manuélage, et le registre laryngo-buccal, ou langage. Le registre corporel-manuel sera utilisé pour reproduire les gestes caractéristiques et les gestes

<sup>21</sup> Marcel JOUSSE, *La Manducation de l'Enseigneur*, 2<sup>ème</sup> partie inédite, pp. 125-126.

<sup>22</sup> Marcel JOUSSE, *Sorbonne*, 5 février 1953, 4<sup>ème</sup> cours, *Les mimodrames de style oculaire*, p.101. Cf. aussi *École d'Anthropologie*, 18 novembre 1935, 2<sup>ème</sup> cours, *Le mimisme oculaire dans le rêve*.

transitoires cinémimiques, c'est-à-dire ceux qui rejouent le mouvement des êtres et des choses. Le registre laryngo-buccal sera utilisé pour reproduire les gestes caractéristiques et les gestes transitoires phonomimiques, c'est-à-dire ceux qui rejouent le son des êtres ou des choses.

Nous avons eu un moment, dans la publicité télévisuelle, un exemple intéressant de ce cinémimisme et de ce phonomimisme : celui de la publicité pour une certaine assurance fonctionnant par téléphone. Le téléphone est saisi, à la fois, dans son geste cinémimique, par la main qui reproduit la forme du téléphone et la vibration de la sonnerie, et dans son geste phonomimique, par la voix qui reproduit le son de la sonnerie.

Pour Marcel Jousse, parler ce n'est donc pas seulement émettre des sons. En d'autres termes, parler ce n'est pas seulement utiliser le langage, c'est-à-dire uniquement les gestes laryngo-buccaux. Parler, c'est utiliser les gestes de **tout** son corps, et spécifiquement « les gestes de ses mains innombrables ». Autrement dit, parler c'est utiliser aussi les gestes corporels-manuels.

Il y a donc, chez Marcel Jousse, relativement à la parole, une double affirmation : la première est que la parole humaine est globale, elle fait appel à tout le corps ; la seconde est que la parole est essentiellement geste : gestes corporels-manuels, dont l'ensemble constitue ce que Marcel Jousse appelle le *corporage-manuélage*, avec lesquels nous confondons et réduisons habituellement ce que nous appelons les gestes, lorsque nous disons de quelqu'un qu'il fait beaucoup de gestes ; mais aussi gestes laryngo-buccaux, que nous appelons *langage*, en ignorant habituellement sa profonde nature gestuelle.

Certaines cultures, restées très spontanées, utilisent indifféremment les deux rejeux dans l'expression humaine. D'autres cultures, comme la nôtre, tendent à privilégier le rejeu laryngo-buccal, au détriment du rejeu corporel-manuel qui, sans devenir toutefois totalement absent, devient très secondaire, quand il n'est pas considéré avec mépris. Mais, de ce fait, dans ces cultures, le rejeu laryngo-buccal tend, d'abstraction en abstraction, d'évolution phonétique en évolution phonétique, vers un langage ayant perdu tout concrétisme vivant. Comme le fait remarquer Marcel Jousse, dans les cultures restées spontanées,

« [le] mécanisme d'expression globale et manuelle continue à se gestualiser avec une finesse et une richesse remarquables. Qu'on nous permette une comparaison un peu simplette, mais probante. Comment, en effet, même dans nos milieux « empesés », faire sentir à un enfant ou à un étranger, la différence entre *frôler*, *caresser*, *frotter*, *égratigner*, *gratter*, etc. sans nous aider d'un geste spécifiquement adapté ?

« Nous ne nous rendons pas compte de la richesse et de la souplesse des gestes expressifs de ces peuples spontanés. Nous avons le mot « prendre », mais eux auront des centaines de gestes pour exprimer ce que nous exprimons, nous, par ce simple mot. Alors qu'ils ont mille gestes pour l'acte de porter, nous n'avons qu'un seul mot pour le signifier. Ce n'est pas une supériorité, c'est une imprécision. Pour ces rejoueurs concrets, il n'y a pas de gestes synonymes. Notre vocabulaire « passe-partout » laisse passer la vie à travers ses mailles et ne nous permet plus de comprendre l'expression vivante qui rejoue en fonction du réel.

« Supposons que ces peuples, subtilement mimeurs, aient à exprimer les phases du petit mimodrame interactionnel que nous traduirions en notre langage ethnique : *l'oiseau mange le serpent*.

« Ils ont, depuis toujours, saisi avec une objective acuité la caractéristique de tel oiseau qui vole d'une certaine manière, mangeant tel reptile qui ondule d'une certaine manière. [...] Pour ces observateurs, « concrètement » scientifiques et « abstraits », tel oiseau est d'une espèce caractéristique qui le fait voler de telle manière bien définie. Il mange d'une manière particulière tel reptile qui rampe ou ondule de telle façon caractéristique. Remarquons-le bien, nous avons là le geste



triphasé, *concrètement abstrait*, du réel interactionnel que nous avons étudié au début : l'Agent-agissant-l'Agi. »<sup>23</sup>

Cette stupéfiante richesse et précision du rejeu corporel-manuel de ces cultures spontanées se retrouve également dans leur rejeu laryngo-buccal, resté souvent très proche du phonomimisme, par écho sonore du réel observé, et du cinémimisme, par écho sonore du geste cinétique. Chez nous, les mots *coq*, *coucou*, *hibou*, *meugler*, *hululer*, etc. sont encore des échos sonores de ces animaux ou du bruit de l'animal, tandis que le verbe *ahaner* est un écho du son émis par le bûcheron qui coupe un arbre à la hache. Mais, dans nos langues « algébrosées », comme dirait Marcel Jousse, cet écho du geste phonomimique ou ce miroir du geste cinémimique ne se retrouvent plus guère que dans les racines de nos mots, vers lesquelles il nous faut remonter si nous voulons les y retrouver.

C'est ainsi que le français procède du latin et du grec, provenant à leur tour de l'indo-européen. Voici quelques racines indo-européennes qui correspondent à des gestes concrets :

*ag-* = geste de *pousser devant soi* (dictionnaire<sup>24</sup> p. 1)

*aidh-*, *idh-* = geste de *brûler* (dictionnaire p. 2)

*angh-* = geste de *serrer* (dictionnaire p. 7)

*augh-* = geste de *faire croître* (dictionnaire p. 11)

*reg-* = *mouvement en ligne droite* (dictionnaire p. 172)

Cinémimisme et phonomimisme font de l'expression humaine un « mimodramatisme », de « mimo » pour mimisme et de « drame » pour action.

Le mimodramatisme est un mode d'expression macroscopique et globale.

Le mimodramatisme est un mode d'expression macroscopique, parce qu'il se manifeste par toute une gesticulation visible et audible, destinée à des interlocuteurs extérieurs. De ce point de vue, le mimodramatisme se différencie de la pensée, gesticulation microscopique et intérieure à l'homme, non destinée à un interlocuteur externe.

C'est aussi un mode d'expression globale, parce que la gesticulation par laquelle il se manifeste, met en œuvre, et la globalité de la personne, avec toutes ses dimensions physiologiques et psychologiques et la totalité du corps, par l'utilisation quasi indissociable du registre laryngo-buccal ou langage et du registre corporel-manuel ou corporage-manuélage. De ce point de vue, le mimodramatisme se différencie des autres modes d'expression macroscopique, par lesquels l'homme communique avec les autres, par l'utilisation d'une matière, comme par exemple, le mimoplastisme (modelage, sculpture, ...), le mimographisme (dessin, peinture, écriture, ...), le mimo-instrumentisme (musique, ...).

Le mimodramatisme présente deux caractères complémentaires et souvent indissociables : un caractère réaliste et un caractère analogique.

Le mimodramatisme est toujours concret, réaliste. Nous assistons, en effet, à une véritable mise en scène, où des gestes très concrets et très précis sont accomplis, avec l'utilisation d'un objet, le plus souvent, dans le but évident de frapper l'imagination des spectateurs et d'imprimer, dans leur mémoire, le souvenir du message qu'on veut donner.

<sup>23</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 81-82.

<sup>24</sup> R. GRANDSAIGNES D'HAUTERIVE, *Dictionnaire des racines des langues européennes*, Larousse, 1994.

Mais le mimodramatisme est toujours et inséparablement analogique. En effet, s'il y a transmission d'un message fort, c'est précisément parce que les gestes accomplis n'ont pas, à l'évidence, leur finalité en eux-mêmes. Les objets concrets utilisés ne le sont que pour renvoyer le spectateur à une autre réalité, actuellement absente aux yeux du spectateur, soit pour la prédire, soit même pour déterminer, à l'avance, son accomplissement. Nous verrons que, dans ce cas, le rapport entre la chose utilisée et la chose signifiée est beaucoup plus profond qu'il n'y paraît parfois, l'efficacité du geste mimodramatique étant fonction du rapport logique qui lie chose utilisée et chose signifiée.

#### **Le rejeu extérieur mimoplastique**

Dans le Rejeu mimodramatique, l'anthropos utilise essentiellement son corps, soit dans sa totalité, dans le Rejeu corporel-manuel et laryngo-buccal, soit dans un de ses organes, pour le Rejeu oculaire ou auriculaire, sans nuire toutefois à la globalité de ce Rejeu. Dans le Rejeu de style chosal, il commence, en outre, à utiliser un objet, déjà existant, presque toujours pour une fonction symbolique.

Mais l'anthropos peut aussi projeter dans la matière ses mimèmes et, du coup, faire advenir, dans la matière, un objet nouveau par lequel il s'exprime à un autre niveau. C'est ce que Marcel Jousse appelle le « mimoplastisme ». Relèvent du mimoplastisme : la peinture, le dessin, la sculpture, le modelage.

Là encore, l'intérêt de l'anthropologie du geste de Marcel Jousse est de réaliser l'unité entre tous ces modes d'expression, en montrant la source essentiellement gestuelle : celle des mimèmes. Et lorsque on a travaillé, au Laboratoire de Mimopédagogie artistique de l'Institut de Mimopédagogie, avec Vittorio Possenti, la peinture, la sculpture, le modelage, on comprend mieux comment le rythmo-mimisme, qui est la source du Rejeu mimodramatique est aussi la source du Rejeu mimoplastique.

### **2.2.3 Rejeu et Connaissance**

Si on compare la description que fait Marcel Jousse du Jeu et du Rejeu, dans son mémoire *Du Mimisme à la Musique chez l'Enfant* :

« L'Enfant **reçoit** par les gestes de tout son corps, instinctivement mimeur, les actions caractéristiques et les actions transitoires des êtres animés et inanimés du monde extérieur. En face du mimodrame perpétuel de l'Univers, le « composé humain », fait de chair et d'esprit, se comporte comme un étrange miroir sculptural, infiniment fluide et sans cesse remodelé.

« L'Enfant **rejoue** mimismologiquement par les gestes de tout son corps, et surtout par les gestes de ses mains innombrables, les phases de chaque Interaction de l'Univers»<sup>25</sup>

on s'aperçoit que Jeu et Rejeu possèdent les mêmes caractéristiques : ils sont gestuels, globaux, mimismologiques et interactionnels. C'est qu'il n'y a aucune différence de nature entre le Jeu et le Rejeu, à part le fait que l'un soit volontaire et actif et l'autre involontaire et passif. Au fond, Jeu et Rejeu sont constitués des mêmes mimèmes. On perçoit bien cette identité dans la façon même dont Marcel Jousse nous décrit le mimème.

D'une part, il nous décrit le mimème d'une chose comme l'ensemble des gestes que la perception (ou *jeu*) de cette chose inflige à mes sens récepteurs et qui va irradier, peu ou prou, à travers toute ma musculature, et nous sommes bien ici dans le Jeu :

---

<sup>25</sup> Marcel JOUSSE, *Du Mimisme à la musique chez l'enfant*, Geuthner, p. 1.

« Le mimème n'est, en effet, que la réverbération du geste caractéristique ou transitoire de l'objet dans le composé humain. »<sup>26</sup>

Mais, d'autre part, le mimème, c'est aussi l'ensemble des gestes dont je vais possiblement prendre conscience et que je vais rejouer (*rejeu*) soit microscopiquement (à l'intérieur de soi), soit macroscopiquement (à l'extérieur de soi), pour exprimer ce que j'ai reçu, et nous sommes bien cette fois dans le Rejeu :

« ... le Mimème, c'est-à-dire ce geste qui reproduit le geste caractéristique des choses. »

Ces mimèmes du Jeu et du Rejeu sont des gestes et ces gestes, nous l'avons vu, sont constitués par toutes les modifications musculaires, chimiques et électriques qui se produisent en nous par le Jeu et que nous réactivons en nous par le Rejeu.

En vérité, Jeu et Rejeu ne font qu'un, puisqu'ils sont constitués des mêmes mimèmes. Ce sont les deux faces d'une même réalité, l'une étant involontaire, passive et, du coup, inconsciente, l'autre étant volontaire, active et, du coup, consciente.

La phase volontaire et active du Rejeu qu'il soit intérieur et microscopique ou extérieur et macroscopique a pour finalité de faire advenir à la conscience la phase involontaire et passive du Jeu, pour déboucher sur la connaissance de ce qui s'est joué en soi. Le Rejeu intérieur, qui constitue la pensée, est destiné à connaître pour soi. Le Rejeu extérieur, qui constitue la parole, est destiné à faire connaître aux autres cette connaissance pour soi.

En effet, connaître pour soi ou pour les autres, c'est prendre conscience des Mimèmes qui se sont joués en soi en les rejouant. Cette définition de la connaissance en souligne deux aspects essentiels : sa nature gestuelle et sa nature interactionnelle.

#### **Un Rejeu gestuel**

« La pensée, comme « le rêve, est un rejeu cinétique global incessant ». »<sup>27</sup>

« La pensée est une intellection de mimèmes. »

« Le corps est globalement informé par le Mimisme irradiant, pris en conscience plus ou moins claire, et qui est ce qu'on a appelé la pensée. »<sup>28</sup>

« Nous ne pouvons pas communiquer de pensée à pensée ... Actuellement, la science objective expérimentale ne dit qu'une chose : la Pensée, c'est l'intellection de son propre composé humain.

« Hors de moi, rien ne s'intelligé pour moi. Lorsque je vais vouloir comprendre quelque chose, je vais devoir faire le geste qui est compris par la racine de *cumprehendere* : je saisis la chose en moi. Lorsque je veux comprendre la forme de la vague, c'est la vague tout entière qui vient s'infléchir en moi ; autrement, je ne connaîtrais jamais la courbure de la vague. Lorsque nous nous trouvons en face d'un autre anthropos, jamais, éternellement jamais, nous ne pourrons savoir qu'elle est sa façon à lui d'intelliger la vague et, à plus forte raison, comment l'un et l'autre, nous allons pouvoir intelliger nos gestes réciproques... »<sup>29</sup>

---

<sup>26</sup> Marcel Jousse, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 54 ; cf. aussi *École d'Anthropologie*, 6 mars 1933, 15<sup>ème</sup> cours, *Le caractère concret du geste propositionnel*, p. 259.

<sup>27</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 64.

<sup>28</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 141.

<sup>29</sup> Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 4 novembre 1935, 1<sup>er</sup> cours, *Le premier éveil du mimisme*, p. 8.

En d'autres termes, les gestes du Rejeu ne prennent signification et intelligence que dans la mesure où ces gestes réactivent les gestes qui se sont joués en moi à travers la perception. C'est ce qu'affirme le « Journal of Neuroscience » qui publie les recherches du psychologue Markus Kiefer et celles de son équipe de chercheurs de l'Université d'Ulm dans son volume 28(47) du 19 novembre 2008. Les « bulletins-électroniques.com », en date du 3 décembre 2008, en donne un rapide compte-rendu sous le titre : « La perception sensorielle donne du sens aux mots ». Voici trois affirmations significatives qu'on peut relever dans ce bulletin :

« Selon ces scientifiques, le cerveau recrée le sens d'un objet, d'un terme, d'une notion en reproduisant la perception sensorielle à laquelle le mot se rapporte. D'après Markus Kiefer : « S'il n'existe pas d'association entre une notion et la perception sensorielle qu'elle évoque, que cette association n'a jamais été apprise, alors la compréhension de cette notion reste vague. »

« Kiefer et ses collègues de l'Université d'Ulm ont, de cette manière, prouvé que le traitement des notions reçues à travers la lecture consistait, au niveau du cerveau, en un rétablissement partiel de l'activité cérébrale observée au moment où l'objet et/ou l'action auxquels la notion se réfère sont perçus sensoriellement... De plus, l'activité des aires cérébrales spécifiques à la perception sensorielle est d'autant plus élevée que le sujet associe au mot un bruit/son significatif. »

« « Depuis des siècles, les philosophes spéculent, sans pouvoir tomber d'accord, sur la nature des mots. Certains d'entre eux ont pour théorie que ce qui n'a pu être perçu ne peut être compris. Nous pouvons aller plus loin : ce qui est en mesure d'être vu, entendu, senti, goûté, laisse des traces durables dans la mémoire, traces qui donnent la signification d'un mot, d'une notion », commente Kiefer. »

#### **Un Rejeu interactionnel**

Si penser, c'est réactiver par les gestes de tout son corps les gestes qui se sont joués en nous par la perception du Réel, c'est aussi rejouer les interactions du Réel.

« Qu'est-ce que c'est que « penser » ? A présent, vous savez que l'Homme n'est pas, comme on veut bien le dire, « un animal pensant ». C'est un animal interactionnant. C'est cela, uniquement cela la Pensée. Nous ne pouvons pas penser sans interagir des Mimèmes.

« Nous allons voir que des individus qui n'ont jamais eu de Mimèmes, vont pouvoir cependant se donner l'allure de « penser ». Car le terme « interactionnellement » va pouvoir se comprendre « interagir des Mimèmes » ou bien « propositionner des mots ». Mais propositionner des mots, ce n'est pas penser. »<sup>30</sup>

« La Pensée n'est que la prise de conscience de ces Mimèmes propositionnels qui ne sont jamais découpés. »<sup>31</sup>

« Nous avons là une définition nette, absolument irréfutable, de ce qu'est l'idée dans l'Anthropos. C'est la prise de conscience d'un geste, d'un geste qui n'est jamais découpé ni isolé, comme nous l'avons vu, mais qui est toujours interactionnel. En ce sens que nous n'avons pas l'idée d'un objet séparé. Je n'ai pas l'idée de craie en soi. J'ai seulement l'idée d'une interaction dans laquelle est incluse la craie. Vous me direz : « Mais je ne veux pas faire attention à ce mécanisme d'interdépendance » ... Alors, vous faussez la réalité. Vous découpez le Réel. Vous n'en avez pas le droit. »<sup>32</sup>

<sup>30</sup> Marcel JOUSSE, Sorbonne, 22 janvier 1942, 6<sup>ème</sup> cours, *La science des mots sans les choses*, pp. 77-78.

<sup>31</sup> Marcel JOUSSE, École d'Anthropologie, 27 janvier 1936, 10<sup>ème</sup> cours, *Le mimisme et son inhibition chez l'enfant*, p. 204.

<sup>32</sup> Marcel JOUSSE, Sorbonne, 9 janvier 1936, 4<sup>ème</sup> cours, *L'illusion de la communication des idées*, p. 61.

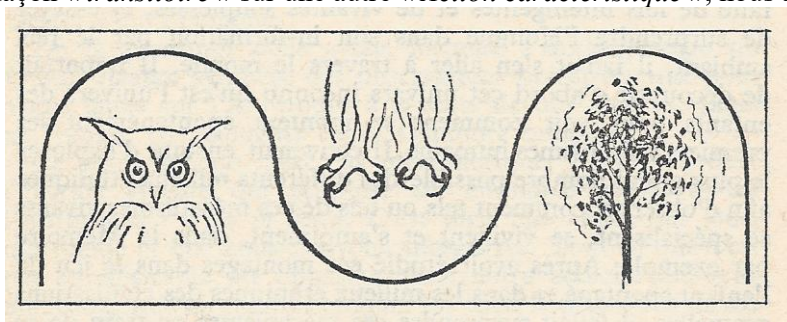
Et Marcel Jousse de nous donner un exemple d'interaction pour nous faire mieux comprendre ce dont il s'agit :

« Pour nous aider à faire une prise de conscience de ce Triphasisme mimismo-cinétique, plaçons-nous, *en dehors de tout langage ethnique*, devant, je suppose, un hibou agrippant un tremble.

« Ce « geste interactionnel » sera mimismo-cinétique d'abord, en ce sens que c'est l'œil de l'animal qui va jouer le plus grand rôle, *apparemment*, dans la réverbération de cette interaction de l'extérieur sur nous. Qu'allons-nous intussusceptionner ? Un animal qui a ce geste très « caractéristique » : des yeux entourés d'un système de plumes qui mettent ses yeux en relief et leur font un cercle. C'est (gestuellement) l'*Ocularisant*.

« Voilà l'Agent que je vais rejouer dans mon geste mimeur des deux mains en forme de lunettes. Cet Agent est là, prégnant d'une certaine Action « transitoire » : il *agrippe*. Et mes mains crispées vont rejouer macroscopiquement ce geste. Il agrippe quoi ? Une espèce d'arbre qui remue tout le temps, qui tremble sans arrêt. Et tout mon être global va rejouer ce geste « caractéristique » du tremblement : le *Tremblant*.

« Si nous voulions traduire en expression mimographique cette « Action caractéristique » agissant d'une façon « transitoire » sur une autre « Action caractéristique », nous aurions :



»<sup>33</sup>

L'agent ou l'agi peuvent être le sujet lui-même qui se rejoue dans son geste caractéristique ou l'objet, extérieur au sujet, et que celui-ci rejoue après l'avoir perçu par ses organes récepteurs. Les actions transitoires sont toutes des interactions, c'est-à-dire des actions sur le sujet ou sur l'objet.

#### **La logique de la prégnance**

Connaître un objet, après l'avoir saisi dans son geste caractéristique, ce n'est pas seulement rejouer une de ses interactions, c'est être capable de rejouer toutes les interactions dont il est capable. C'est ce que Marcel Jousse appelle la logique de la prégnance.

Ensuite, connaître un objet, ce n'est pas seulement prendre conscience des interactions dont il est prégnant, c'est aussi successiver les imbrications d'interactions. En effet, lorsqu'un agent est en interaction avec un agi, celui-ci est également en interaction avec un autre agi qui, à son tour, est en interaction avec un autre agi, et ainsi de suite. Connaître un phénomène (respiration, cycle du carbone...), c'est saisir toutes les interactions et toutes les imbrications dont il est constitué.

« Toute la science consistera à trouver les actions qui sont, pour ainsi dire, incarnées dans ces myriades et myriades d'agents. Et les plus grands découvreurs, ceux devant lesquels nous nous taisons épouvantés, ne feront que découvrir une des multiples interactions dont est prégnant tel ou tel agent. »<sup>34</sup>

<sup>33</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 51-52.

<sup>34</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 47.

« La science, c'est toujours le retour au geste caractéristique et à l'exhaustion aussi grande que possible des gestes complémentaires. »<sup>35</sup>

« La véritable science consiste à manier des objets et à les faire interagir. »<sup>36</sup>

Se connaître, c'est être capable de rejouer toutes les interactions dont on est capable. On ne se connaît vraiment qu'en interagissant sur d'autres sujets ou objets et en prenant conscience de l'interaction réciproque que déclenche sur nous ces autres sujets ou objets. Face à un piano, par exemple, je commence par une interaction physique, dont je prends conscience : je joue du piano (ce que je fais), et du coup, je prends conscience des interactions psycho-physiologiques réciproques, déclenchées par ce contact avec le piano : ce que je sais faire (je sais jouer du piano ou je ne sais pas jouer du piano), ce que je ressens (j'aime ou je n'aime pas le piano, j'aime jouer du piano ou je n'aime pas jouer du piano).

#### *Interférence entre Jeu et Rejeu*

Et c'est parce que Jeu et Rejeu sont constitués des mêmes mimèmes qu'il est impossible de se laisser jouer par autre chose quand on rejoue quelque chose. Quand nous sommes plongés dans notre pensée, ce Rejeu intérieur microscopique, nous ne sommes plus réceptifs au monde qui nous entoure :

« Nous nous envoyons des messages à nous-mêmes et ( ) nos images mentales (ce que nous évoquons visuellement, auditivement, ou encore kinesthésiquement) [ce que Marcel Jousse appelle le Rejeu] utilisent une partie des circuits nerveux desservant la modalité sensorielle correspondante [ce que Marcel Jousse appelle le Jeu]. Chacun de nous a fait l'expérience qui consiste à tenter de communiquer avec une autre personne profondément plongée dans ses pensées : celle-ci n'entend pas ce qu'on lui dit (les circuits sont occupés !). Les recherches nous révèlent que l'imagerie et la perception reposeraient sur les mêmes mécanismes psycho-physiologiques (article de S.M. KOSSLYN, *Les images mentales*, La recherche, vol. 11, n° 108, février 1980). »<sup>37</sup>

Cela peut aboutir à un déséquilibre psychologique que Vittoz a bien perçu en ramenant ses malades à une réceptivité pure (qui correspond au jeu jousien), afin d'éviter l'emballement de l'émissivité (qui correspond au rejeu jousien) qui, en empêchant de nouveaux jeux de s'effectuer, appauvrit l'être humain. N'oublions pas qu'un synonyme du mot « Jeu », dans le vocabulaire jousien, est celui d'« intussusception », qui souligne le caractère nutritif du jeu. Marcel Jousse n'affirme-t-il pas que la valeur d'un homme réside dans la richesse de ses intussusceptions.

#### *Interférence entre Rejeu intérieur et Rejeu extérieur*

Pour la clarté de l'exposé, nous avons semblé découper Rejeu intérieur, assimilé à la pensée, et Rejeu extérieur, assimilé à la parole. Mais comme disait Marcel Jousse : « Je ne découpe pas, je successive ». En effet, on ne peut dissocier pensée et parole. Quand nous pensons, nous nous parlons intérieurement et quand nous parlons, nous continuons à penser. C'est notre pensée qui fait naître notre parole et c'est notre parole qui nous permet de penser.

<sup>35</sup> Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 1er février 1937, 12<sup>ème</sup> cours, p. 262.

<sup>36</sup> Marcel JOUSSE, *École d'Anthropologie*, 1er février 1937, 12<sup>ème</sup> cours, p. 253.

<sup>37</sup> H. TROCMÉ, *J'apprends donc je suis*, Les éditions d'organisation, p. 41.

## 2.3 Le Souffle

Entre le Jeu et le Rejeu, il existe une troisième instance qui sous-tend la prise de conscience qui est connaissance : le souffle de la respiration. Il est clair que sans le souffle de la respiration, il ne peut y avoir langage. Mais il faut bien se garder de réduire à ce simple rôle physiologique l'importance du souffle dans l'expression. Le souffle, ce n'est pas seulement ce qui permet d'émettre le langage. C'est aussi ce qui permet de le moduler avec sensibilité et intelligence, parce que c'est le souffle qui régule les différents rythmes d'intensité, de durée, de hauteur et de timbre, qui font du langage une véritable expression et pas seulement une simple émission de sons, comme c'est le cas pour la plupart des animaux.

Par ailleurs la Parole, qui est constituée du rejeu macroscopique, ne se réduit pas au langage, c'est-à-dire à la simple gesticulation laryngo-buccale. Nous avons insisté sur sa nature également et indissociablement corporelle-manuelle. Et si le lien qui existe entre le souffle de la respiration et la gesticulation corporelle-manuelle paraît moins évident, parce que moins souligné, il n'en est pas moins essentiel. Là encore, rythme du souffle et rythme du geste mimismologique sont intimement liés.

Mais existe-t-il également un lien entre le souffle physiologique et le rejeu microscopique, que nous appelons la pensée. Cela semble moins évident, puisque dans la pensée, il n'y a pas d'émission de voix. Et pourtant ce lien existe, ainsi que nous allons le voir.

### 2.3.1 Souffle physiologique et souffle mimismologique de la parole

Anthropologiquement, souffle physiologique et souffle mimismologique sont en constante interaction : c'est le souffle physiologique qui permet au souffle mimismologique de s'exprimer ; réciproquement, le souffle mimismologique agit sur le souffle physiologique en le modifiant.

C'est le souffle physiologique qui, en faisant vibrer les cordes vocales, permet la gesticulation laryngo-buccale que nous appelons langage. C'est lui aussi qui régule l'émission de voix à ce que je peux en donner dans une expiration. C'est l'origine de la *bouchée de souffle* qui, dans les milieux de style global-oral, constitue l'élément fondamental de toute expression.

D'une manière plus générale, c'est le souffle physiologique qui sous-tend la gesticulation globale de l'être humain, qu'elle soit corporelle-manuelle ou laryngo-buccale, en devenant rythmo-phasique. Marcel Jousse a mis en évidence que l'unité fondamentale d'expression mimismologique, c'est l'interaction : Agent – Action – Agi, rythmé par une explosion énergétique sur chacune de ces trois phases. Or, c'est le souffle physiologique qui constitue le vecteur de cette explosion énergétique, en abandonnant le rythme lent et prolongé de la respiration normale, pour adopter un rythme cadencé de petites expirations successives, coïncidant avec les explosions énergétiques de chaque phase.

Mais ce souffle physiologique est à son tour modulé par le souffle mimismologique que nous pouvons définir comme l'écho sonore et cinétique des interactions du réel, nuancé par les vibrations de l'intelligence et les frissons de l'affectivité humaines<sup>38</sup>.

En effet, ce qui s'est joué en moi, grâce à mes sens récepteurs ouverts aux sensations, je ne peux en prendre conscience qu'en les rejouant. Tant que je ne rejoue pas ce

---

<sup>38</sup> cf. Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 185.

qui est en moi, je ne peux savoir ce qui est en moi. Rejeu et prise de conscience sont logiquement et normalement indissociables.

Lorsque je rejoue ce qui s'est joué en moi, je deviens un écho cinétique et sonore du réel. Mon souffle physiologique est alors profondément façonné par les rythmes cinétiques et sonores du réel et toute ma gesticulation corporelle-manuelle et laryngo-buccale va reproduire ces rythmes de façon phonomimique.

« Primordialement, de par la loi du Mimisme humain, le son vocal de la bouche est l'écho du son chosal de l'objet. L'expression phonomimique est alors pleine de sève et de vie puisque prise dans la Vie par un être vivant. Par exemple, le son vocal va mimer tel geste sonore de tel oiseau. Tel oiseau, qui fait tel geste visible, va être également émettre tel geste audible, soit le son du gosier, soit le son du bec, soit le son du vol, etc. Tout cela sera écouté et mimé avec une finesse stupéfiante, avec des « clics » ni consonantiques, ni vocaliques, impossibles à reproduire dans les articulations consonantiques et vocaliques de nos langues actuelles.

« Nous ne savons plus ce que c'est que d'écouter les choses. Heureusement pour eux, tous les milieux ethniques n'ont pas laissé s'ankyloser leurs oreilles en stéréotypies aussi pauvres que les nôtres. Leurs langues ont ainsi gardé un contact plus étroit avec le son caractéristique des choses qu'elles ont pour rôle d'exprimer ou de suppléer sémantiquement.

« Beaucoup de leurs mots peuvent encore se reconnaître comme des gestes phonomimiques ou des onomatopées. Ces gestes phonomimiques sont devenus de plus en plus rares dans nos vocabulaires algébrosés. On en aurait vite fait une liste. Dans bien des cas, les phonomimèmes de cette liste coïncideraient avec les phonomimèmes que nous entendons jaillir des lèvres des enfants.

« Au fur et à mesure que se multiplient et se précisent nos observations, nous sommes heureux de constater que nos conclusions doivent s'orienter de plus en plus dans le sens prévu. Les tons linguistiques furent primitivement la spécification concrète des timbres caractéristiques dictés par les choses elles-mêmes à des oreilles attentives. Ainsi, quand l'homme fait un rude effort, il profère simultanément l'étrange son *hhn*. Nous autres, Français, nous disons lourdement qu'il *ahane*. Quand il souffle de la gorge, cela *peut* s'entendre comme le son *nfsh*. S'il souffle du nez, cela *peut* s'entendre comme le son *rwh*, etc.

« Évidemment, ce serait une dérision de prétendre retrouver le caractère concret de toutes ces émissions laryngo-buccalement mimismologiques, alors que des millénaires incalculables d'évolutions phonétiques algébrosantes se sont écoulés depuis que tel premier mimeur laryngo-buccal a émis tel geste « mimismo-phonétique ». Cependant, nous pouvons, grâce à notre Anthropologie du Mimisme, essayer de soupçonner ce qui reste encore de vivant dans des civilisations plus concrètes et plus spontanées que les nôtres.

« Ce que les mimèmes sonores semblent donner d'emblée et sans cesse, sinon partout, c'est ce qu'on a appelé des « clics ». Sans aller à travers l'immense laboratoire ethnique mondial, encore si peu étudié, observons simplement notre actuel milieu ethnique français où pourtant l'algèbrose a exercé et exerce encore ses ravages. Nous n'avons qu'à écouter les bouches pour surprendre et comprendre quelques-uns de ces innombrables « clics » mimismo-phonétiques: *clic clac, pif paf, tic tac, tric trac, mic mac, zig zag*, etc. »<sup>39</sup>

Je puis alors prendre conscience de ce qui s'est joué en moi et qui est en moi. Mais pendant que je prends conscience, intelligence et affectivité interviennent alors, de façon concomitante, et modulent également mon rejeu, de façon phono-analogique.

« Les premiers langages oraux nous paraissent bien avoir été dictés aux divers groupements ethniques d'hommes de style corporel-manuel par le son même des choses, avec les vivantes variantes dues aux rejeux naturellement variables des vivants et intelligents organes récepteurs. Mimisme humain n'est pas machinisme brutal.

---

<sup>39</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 117-119.



« Aussi dans les rejeux gestuels du jeune anthropos, il nous faut compter avec l'interférence de « l'équation personnelle », vivante, très vite intelligente et donc interprétante. Entre le son émis par l'objet et le son rejoué par la bouche, il n'y a parfois qu'une analogie plus ou moins immédiatement perceptible. Le phonomimisme devient ainsi le phonoanalogisme. Du phonomimème au phonoanalogème s'échelonnent tous les intermédiaires possibles.

« D'ailleurs, ce n'est pas toujours et nécessairement à l'objet lui-même ou à ses actions transitoires que ce phonoanalogème est emprunté. L'anthropos, en faisant tel ou tel geste spontané, a tendance à émettre lui-même un son qui peut devenir sémantiquement caractéristique de ce geste. Qu'on pense à l'ahan sonore qui constitue comme le geste audible et phonoanalogique du geste visible et corporel du bûcheron. »<sup>40</sup>

Cet écho cinétique et sonore du réel, nuancé par les vibrations de l'intelligence et les frissons de l'affectivité humaines, vont aboutir, au niveau de rejeu laryngo-buccal, à ce que Marcel Jousse appelle le **rythmo-mélodisme** et le **sémantico-mélodisme**.

« L'homme n'est vraiment homme que lorsqu'il pense et comprend sa parole. Aussi, anthropologiquement toutes les paroles humaines tendent à être un indéchirable complexus de verbo-rythmo-mélodisme. Ce sont d'abord des paroles possiblement comprises. C'est par la signification que nous prenons conscience. Quand la prise de conscience est bien faite, le mécanisme vivant et intelligent va jouer rythmiquement et ce qui s'épanouit alors, comme sur la fleur son parfum, c'est le Sémantico-mélodisme et le Rythmo-sémantisme.

« Le Sémantico-mélodisme ne se plaque pas du dehors, comme des notes graphiquement musicales, sur des mots graphiquement manuscrits. La signification se fait mélodisation. Nous disons bien et dans son sens fort : « elle se fait ». Nul besoin de la faire et nulle possibilité de l'empêcher. »<sup>41</sup>

« Le Sémantisme mimismo-cinétique a toujours le primat dans la signification parce qu'il est essentiellement global et que, étant global, il vibre des plus subtils frémissements de toutes les émotions. N'oublions pas que le sémantisme n'est jamais une prise de conscience purement intellectuelle, ce qui d'ailleurs n'a pas de sens. L'anthropos n'est pas intelligence pure, mais globalisme agissant, sentant et connaissant.

...

« Aucune interaction ne se joue ni ne se rejoue dans l'anthropos comme en un robot métallique. Chacune des phases de toute interaction est toujours frémissante de l'une ou de l'autre de ces innombrables irradiations affectives qu'on appelle si justement les émotions ou « motions » émergeant des profondeurs. »<sup>42</sup>

Cette forte implication de l'intelligence et de l'affectivité, dans le sémantico-mélodisme, le rend profondément individuel. Et c'est pourquoi deux récitateurs ne peuvent réciter de la même façon et le même réciteur ne récite jamais deux fois pareilles. Les états intellectuels et affectifs varient, en effet, d'un individu à l'autre d'un instant à l'autre.

« La *nāfshā*-gorge de l'homme est donc le centre vital où toutes les fibres du globalisme humain viennent retentir en intellections et en émotions expressives dans la voix sémantico-mélodiante.

« Une intellection n'aura jamais la même résonance expressive selon qu'elle est proférée sous l'emprise de telle émotion ou de telle autre émotion.

« On peut même dire qu'on ne comprend pas de la même façon dans la joie ou dans la tristesse, dans l'amour ou dans la haine. Or, aucune intellection humaine ne peut, à proprement parler,

<sup>40</sup> Marcel JOUSSE, *Le Parlant, la Parole et le Souffle*, Gallimard, 1978, p. 84.

<sup>41</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 166.

<sup>42</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, pp. 171-172.

s'intelliger d'une façon mécanique. Elle sera toujours délicatement ou brutalement diversifiée par la diversité affective, non seulement du jour, mais aussi de l'heure et même de l'instant.

« Aussi ne « fait-on » pas de la mélodie expressive. C'est l'expression qui fait sa mélodie, qui « se fait » mélodie. Et par expression, nous entendons toujours intellection exprimée. La logique humaine est aussi nécessairement et organiquement mélodique qu'elle est rythmique. De là l'abîme qui sépare ce que les artistes appellent la « musique » et ce que les anthropologistes objectifs nomment la « mélodie », *vicinior pronuntianti quam canenti.* »<sup>43</sup>

Souffle physiologique et souffle mimismologique sont donc intimement liés pour produire et porter, à la fois, la parole et la prise de conscience. Voilà pourquoi on peut passer indissociablement du souffle, source de vie par la respiration, au souffle de la parole, et du souffle de la parole au souffle de l'intellection et de l'affectivité. C'est ce lien très fort qui nous permettra d'entrer plus avant dans le mystère de la troisième personne de la Trinité, appelée précisément le Souffle Saint.

### 2.3.2 *Souffle physiologique et souffle mimismologique de la pensée*

Nous avons vu qu'on pouvait distinguer deux sortes de rejeux intérieurs microscopiques éveillés : celui de la rêverie et celui de la pensée.

La rêverie est de même nature gestuelle et mimismologique que la parole. La seule différence est que la parole est un rejeu extérieur macroscopique, se manifestant par les gestes du corps, des mains, du visage, du larynx et de la bouche, tandis que la rêverie se passe à l'intérieur de nous.

La rêverie comme la parole obéit à la même logique : celle de l'imbrication des interactions. Mais cette imbrication se fait plutôt volontairement, consciemment et de façon linéaire dans la parole, tandis que dans la rêverie, cette imbrication se fait plutôt involontairement, inconsciemment et de façon incohérente. C'est le fameux mécanisme du saut du coq-à-l'âne. On part d'une interaction qui en appelle une autre, qui en appelle une autre, et, en fin de parcours, on se retrouve à cent mille lieues du point de départ. On peut toutefois retrouver le même phénomène dans la parole : une idée en chasse une autre dans la bouche du locuteur, qui souvent ne finit pas ses phrases et passe du sujet à un autre.

La pensée, elle, correspond à un effort de concentration. C'est celle qui correspond à la réflexion intérieure. Mais que se passe-t-il en nous quand on pense, quand on réfléchit ?

Penser, étymologiquement, vient du latin *pensare = peser*. Or peser, c'est comparer la masse de deux objets, en les prenant dans chaque main et en balançant alternativement ces deux mains, pour mieux sentir la différence des masses. Peser, c'est passer alternativement de la conscience musculaire d'une main à la conscience musculaire de l'autre main, pour sentir la différence ou la ressemblance. Cela se fait par un balancement de la conscience kinesthésique.

Penser, c'est cela : un balancement entre deux sensations gestuelles pour percevoir leur ressemblance ou leur différence. Ce balancement s'exerce à l'intérieur de nous, entre tout ce qui s'est joué en nous, lorsque nos sens récepteurs sont ouverts sur le monde qui nous entoure. Ce balancement s'effectue entre les gestes caractéristiques des choses, entre leurs gestes transitoires, entre les interactions, pour les comparer, afin de percevoir en quoi elles se ressemblent et en quoi elles diffèrent. La pensée élabore ainsi, de proche en proche, des classes d'objets : dans une même classe, tous les objets qui en ont en commun une ressemblance et dans des classes différentes les objets qui ont des différences. Ces classes

---

<sup>43</sup> Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard, 1974, p. 172.

sont désignées par un geste, un mot, qui constitue un concept. Le mot *cheval* est un concept qui désigne l'ensemble des animaux qui en ont commun telle ou telle ressemblance. Le mot *âne* est un autre concept qui désigne l'ensemble des animaux qui en ont commun telle ou telle autre ressemblance. Et ces deux concepts sont là pour exprimer qu'entre un élément de la classe *cheval* et un élément de la classe *âne*, nous trouvons telle et telle différence.

Ce processus en trois étapes : la discrimination (distinguer les différences), la généralisation (rassembler les ressemblances), la nomination (donner un nom à la classe d'objets présentant les mêmes ressemblances), est celui de la *prise de conscience*. En particulier, c'est la troisième étape qui transforme le savoir en compréhension. Nous avons tous fait l'expérience un jour « de comprendre enfin ce que nous savions déjà depuis longtemps ». Cela résulte du fait qu'après un long processus de maturation, nous avons pu coiffer un phénomène, connu de nous, de la véritable formule qui permet de le nommer, enfin, avec la plus grande justesse qui soit.

Ce processus nous est décrit, avec justesse, dans la première récitation de la Genèse, lors de la profération de la lumière :

« Et Dieu dit : « Soit la lumière »  
et la lumière fut.  
Et Dieu vit que la lumière était accomplie  
et il sépara la lumière de la ténèbre,  
et il appela la lumière « jour »  
et la ténèbre « nuit ». »  
(Gn 1, 2)

Dieu dit la lumière, c'est-à-dire qu'il rejoue ce qui est en lui, car « Dieu est lumière ». Du coup, il prend conscience de la lumière : « Dieu voit que la lumière est accomplie », ce qui lui permet de la distinguer de la ténèbre qui, sans la lumière, est indifférenciation : « Dieu sépare la lumière de la ténèbre » et il cristallise alors sa prise de conscience de la différenciation de la lumière et de la ténèbre, en leur donnant un nom : « Et Dieu appela la lumière « jour » et il appela la ténèbre « nuit ». »<sup>44</sup>

Or, pensée et souffle mimismologique sont profondément liés. Dans la pensée, le souffle ne passe plus par la bouche mais par le nez. Par ailleurs, il ne se fait plus rythmophasique, c'est-à-dire qu'il ne se vide plus par à-coups successifs, coïncidant avec les explosions énergétiques du geste corporel-manuel et laryngo-buccal. Il se ralentit profondément pour accompagner l'effort de pensée.

Plus précisément, dans l'inspir, pendant que la cage thoracique se soulève et que le diaphragme descend, le souffle envahit tout le corps, de la tête aux pieds, et semble aller chercher au plus profond de l'être humain l'ensemble des gestes qui se sont joués en lui par intussusception. Dans l'expir, pendant que la cage thoracique descend et que le diaphragme remonte, le souffle semble se concentrer au niveau du cœur, siège de la pensée, pour accompagner les gestes de comparaison et d'opposition qui permettent à la pensée humaine de généraliser, différencier, nommer.

---

<sup>44</sup> Ce texte semble introduire en Dieu un processus qui ne semble pas conforme à l'essence même de Dieu, immuable en elle-même : « le Père des lumières, chez qui n'existe aucun changement, ni l'ombre d'une variation » (Jc 1, 17). Il ne nous semble pas se réduire à un simple anthropomorphisme, c'est-à-dire à une projection en Dieu de ce qui se fait en l'Humain. Ce texte constitue pour nous une preuve que le Dieu créateur, révélé par ce texte, est en réalité un homme : le Dieu-Homme. Nous revenons sur ce point plus loin p. 77.

Réciproquement, si on veut réfléchir profondément, il faut apprendre à développer une respiration lente et profonde. Sans cet ajustement de l'effort de pensée et la respiration, il est plus difficile de réfléchir justement et cet effort est plus fatigant. Cela est plus particulièrement vrai lorsque nous essayons d'approcher d'explorer le monde d'En Haut par la voie symbolique, c'est-à-dire à travers la connaissance du Monde d'En Bas. Il y faut un va-et-vient incessant entre les manifestations du Monde d'En Bas, qui se sont jouées en nous et que nous rejouons, et les réalités du Monde d'En Haut, qui échappent à nos sens mais qui nous sont données d'En Haut précisément, par inspiration. Il est alors essentiel de laisser l'Esprit jouer son rôle, cet Esprit étant non seulement le Souffle Saint, conscientiseur, mais aussi le souffle physiologique, analogème du Souffle Saint, souffle physiologique conscientisant.

### 2.3.3 *Souffle physiologique et souffle mimismologique de l'inconnaissance*

Au-delà de la connaissance psychique, qui s'exerce à travers les trois étapes de l'intussusception, de la conceptualisation et de la transposition, telles que nous les avons analysées dans notre étude du bilatéralisme de la pensée humaine<sup>45</sup> et à laquelle nous renvoyons le lecteur, il existe une connaissance pneumatique, dont témoignent les mystiques, appelée suivant les cas : ignorance, nuage d'inconnaissance, nuit obscure...

« Trinité suessentielle et plus que divine et plus que bonne, toi qui présides à la divine sagesse chrétienne, conduis-nous non seulement par-delà toute lumière, mais au-delà même de l'inconnaissance jusqu'à la plus haute cime des Ecritures mystiques, là où les mystères simples absolus et incorruptibles de la théologie se révèlent dans la Ténèbre dont c'est trop peu de dire que d'affirmer qu'elle brille de la plus éclatante lumière au sein de la plus noire obscurité, et que, tout en demeurant elle-même parfaitement intangible et parfaitement invisible, elle emplit de splendeurs plus belles que la beauté les intelligences qui savent fermer les yeux.

« Telle est ma prière. Pour toi, cher Timothée, exerce-toi sans cesse aux contemplations mystiques, abandonne les sensations, renonce aux opérations intellectuelles, rejette tout ce qui appartient au sensible et à l'intelligible, dépouille-toi totalement du non-être et de l'être, et élève-toi ainsi, autant que tu le peux, jusqu'à t'unir dans l'ignorance avec Celui qui est au-delà de toute essence et de tout savoir. Car c'est en sortant de tout et de toi-même, de façon irrésistible et parfaite que tu t'élèveras dans une pure extase jusqu'au rayon ténébreux de la divine Surescence, ayant tout abandonné et t'étant dépouillé de tout. »<sup>46</sup>

Pour parvenir à cette inconnaissance, intuition directe de Dieu et qui constitue la connaissance pneumatique par excellence, Denys nous indique la voie : abandonner les sensations (intussusception) et renoncer aux opérations intellectuelles (connaissance psychique). En effet, par suite du péché qui a corrompu les puissances de la connaissance psychique, notre mémoire éclate en pensées multiples qui nous dispersent. Grégoire le Sinaïte nous indique la voie du retour : retrouver une mémoire simple et homogène par le souvenir persévérant et immobile de Dieu :

« Le principe et la cause des pensées c'est, à la suite de la transgression, l'éclatement de la mémoire simple et homogène. En devenant composée et diverse, de simple et homogène qu'elle était, elle a perdu le souvenir de Dieu et a corrompu ses puissances.

« Le remède pour délivrer cette mémoire primordiale de la mémoire pernicieuse et mauvaise des pensées, c'est le retour à l'originelle simplicité. L'instrument du péché, la désobéissance, n'a pas

<sup>45</sup> Yves BEUPERIN, *Le Bilatéralisme*, site de l'Institut de Mimopédagogie : [www.mimopedagogie.com](http://www.mimopedagogie.com)

<sup>46</sup> PSEUDO-DENYS l'Aréopagite, *Œuvres complètes: La Théologie mystique*, Aubier 1943, pp. 177-178.

seulement faussé les rapports de la mémoire simple avec le bien, elle a corrompu ses puissances et affaibli son attirance naturelle pour la vertu. Le grand remède de la mémoire, c'est le souvenir persévérant et immobile de Dieu dans la prière. »<sup>47</sup>

Ce souvenir persévérant et immobile de Dieu s'acquiert par la répétition incessante du nom de Jésus, selon la tradition hésychaste. Or, cette répétition incessante du nom de Jésus s'accompagne d'une technique respiratoire, de manière que le souvenir de Jésus ne fasse qu'un avec le souffle de la respiration :

« 62. Que le souvenir de Jésus ne fasse qu'un avec ton souffle, et alors tu connaîtras l'utilité de l'hésychia. »<sup>48</sup>

Le but de cette technique respiratoire, associée à la répétition du nom de Jésus, est de faire rentrer l'esprit dans le corps :

« 7. L'hésychaste est celui qui aspire à circonscrire l'incorporel dans une demeure corporelle, -suprême paradoxe.

« 12. La cellule de l'hésychaste, c'est les étroites limites de son corps ; au-dedans, elle contient une maison de connaissance. »<sup>49</sup>

Et Grégoire Palamas de nous expliquer, dans un très long texte, le lien psychophysique qui existe entre l'esprit et le souffle mimismologique du nez :

« Notre âme est une essence pourvue de puissances multiples, elle a pour organe le corps qu'elle anime. Sa puissance - l'esprit, comme nous l'appelons - opère au moyen de certains organes. Or, qui a jamais supposé que l'esprit pût siéger dans les ongles, les paupières, les narines ou les lèvres ? Tout le monde s'accorde à le placer au-dedans de nous. Les avis divergent quand il s'agit de désigner l'organe intérieur. Les uns placent l'esprit dans le cerveau comme dans une sorte d'acropole ; d'autres lui attribuent la région centrale du cœur, celle qui est pure de tout souffle animal. Pour nous, nous savons de science certaine que notre âme raisonnable n'est pas au-dedans de nous comme elle serait dans un vase - puisqu'elle est incorporelle - pas plus qu'au-dehors - puisqu'elle est unie au corps - mais qu'elle est dans le cœur comme dans son organe.

« Nous ne le tenons pas d'un homme mais bien de Celui qui a façonné l'homme : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais bien ce qui en sort... car c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées » (Mt 15, 11, 19). Et le grand Macaire ne dit pas autrement : « Le cœur préside à tout l'organisme. Quand la grâce s'est emparée des pâturages du cœur, il règne sur toutes les pensées et sur tous les membres. Car c'est là que se trouvent l'esprit et toutes les pensées de l'âme ». Notre cœur est donc le siège de la raison et son principal organe corporel. Si nous voulons nous appliquer à surveiller et à redresser notre raison, au moyen d'une attentive sobriété, quelle meilleure manière de le surveiller que de rassembler notre esprit éparpillé au-dehors par les sensations, le reconduire au-dedans de nous jusqu'à ce même cœur qui est le siège des pensées. C'est bien pourquoi Macaire poursuit un peu plus bas : « C'est donc là qu'il faut regarder pour voir si la grâce y a gravé les lois de l'Esprit ». Où là ? Dans l'organe directeur, le trône de la grâce, là où se trouvent l'esprit et toutes les pensées de l'âme, bref, dans le cœur. Tu mesures maintenant la nécessité pour ceux

---

<sup>47</sup> Grégoire le Sinaïte, *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Seuil, 1953, 83-84, pp. 178-179.

<sup>48</sup> Jean CLIMAQUE, *L'échelle sainte, 27<sup>ème</sup> degré : de la sainte hésychia du corps et de l'âme*, Abbaye de Bellefontaine, 1978, Spiritualité orientale n° 24.

<sup>49</sup> Jean CLIMAQUE, *L'échelle sainte, 27<sup>ème</sup> degré : de la sainte hésychia du corps et de l'âme*, Abbaye de Bellefontaine, 1978, Spiritualité orientale n° 24.

qui ont résolu de se surveiller dans la quiétude, de ramener, de reclure leur esprit dans leur corps et surtout dans ce corps au sein du corps, que nous appelons cœur...

« Si « le royaume des cieux est au-dedans de nous » (Lc 17, 21), comment ne s'exclurait pas du royaume celui qui délibérément s'applique à faire sortir son esprit ? « Le cœur droit, dit Salomon, cherche le sens » (Pr 27, 21), ce sens qu'ailleurs il appelle « spirituel et divin » (Pr 2, 5) et dont les Pères nous disent : « L'esprit, tout entier spirituel, est enveloppé d'une sensibilité spirituelle ; ne cessons de poursuivre ce sens, tout à la fois en nous et hors de nous ».

« Vois-tu que si l'on veut se dresser contre le péché, acquérir la vertu et la récompense du combat vertueux, plus exactement les arrhes de cette récompense, le sentiment spirituel, il est nécessaire de ramener l'esprit au-dedans du corps et de lui-même. Vouloir faire sortir l'esprit, je ne dis pas de la pensée charnelle mais du corps lui-même, pour aller au-devant de spectacles spirituels, c'est le comble de l'erreur grecque (= païenne)... Pour nous, nous renvoyons l'esprit, non seulement dans le corps et le cœur mais en lui-même. Ceux qui disent que l'esprit n'est pas séparé mais uni peuvent nous jeter : « comment pourrait-on faire rentrer son esprit ? ». Ils ignorent que l'essence de l'esprit est une chose et que son acte (son *énergie*) en est une autre. A vrai dire, ils ne sont pas dupes, et c'est délibérément qu'à l'abri d'une équivoque, ils se rangent parmi les imposteurs... Il ne leur échappe pas que l'esprit n'est pas comme l'œil qui voit les autres objets sans se voir lui-même. L'esprit accomplit les actes extérieurs de sa fonction suivant un mouvement longitudinal, pour parler comme Denys ; mais aussi il revient à lui-même et opère en lui-même son acte quand il se regarde : c'est ce que Denys appelle mouvement circulaire. C'est là l'acte le plus excellent, l'acte propre, s'il en est, de l'esprit. C'est par cet acte qu'à de certains moments il se transcende pour s'unir à Dieu (*Noms divins*, IV, 8).

« L'esprit, dit saint Basile, qui ne se répand pas au-dehors (il sort donc ! il lui faut donc rentrer ! écoute la suite:) revient à lui-même et il s'élève de lui-même à Dieu par un chemin infaillible ». Denys, l'infaillible épopte du monde spirituel, nous dit que ce mouvement de l'esprit ne saurait égarer. Le père de l'erreur et du mensonge qui n'a jamais cessé de vouloir dévoyer l'homme... vient de trouver des complices, s'il est vrai que certains individus composent des traités en ce sens et persuadent aux gens, et même à ceux qui ont embrassé la vie supérieure de la quiétude qu'il vaut mieux, durant la prière, tenir leur esprit hors de leur corps. Et cela au mépris de la définition de Jean dans son *Echelle céleste* : « L'hésychaste est celui qui s'efforce de circonscrire l'incorporel dans le corps ». Nos pères spirituels nous ont tous enseigné la même chose...

« Constate, mon frère, que la raison s'ajoute aux considérations spirituelles pour montrer la nécessité, quand on aspire à se posséder vraiment et à devenir de vrais moines selon l'homme intérieur, de faire rentrer et de maintenir l'esprit au-dedans du corps. Il n'est donc pas déplacé d'inviter surtout les débutants à se regarder eux-mêmes et à introduire leur esprit en eux-mêmes en même temps que le souffle. Quel esprit sensé détournerait celui qui n'est pas encore parvenu à se contempler, d'employer certains procédés pour ramener à lui son esprit ? C'est un fait que, chez ceux qui viennent de descendre dans la lice, l'esprit n'est pas plutôt rassemblé qu'il s'échappe ; force leur est bien de mettre la même obstination à le ramener. Novices encore, ils ne se rendent pas compte que rien au monde n'est plus rétif à l'examen de soi ni plus prompt à s'égarer. Voilà pourquoi certains leur recommandent de contrôler le va-et-vient du souffle en le retenant un peu, de manière à retenir l'esprit, en même temps qu'ils restent sur leur inspiration. En attendant que, Dieu aidant, ils aient fait des progrès, aient purifié l'esprit, l'aient interdit au monde extérieur et puissent le ramener parfaitement dans une concentration unificatrice.

« Chacun peut constater que c'est là un effet spontané de l'attention de l'esprit : le va-et-vient du souffle se fait plus lent dans tout acte de réflexion intense. Et cela particulièrement chez ceux qui pratiquent la quiétude de l'esprit et du corps. Ceux-là célèbrent vraiment le sabbat spirituel ; suspendant toutes les œuvres personnelles, ils suppriment, autant que faire se peut, l'activité mobile et changeante, lâchée et multiple des puissances cognitives de l'âme en même temps que toute l'activité

des sens, bref, toute activité corporelle en dépendance de notre vouloir. Quant à celles qui ne dépendent pas entièrement de nous, telle que la respiration, ils la réduisent autant qu'ils peuvent. Ces effets suivent spontanément et sans y penser chez ceux qui sont avancés dans la pratique hésychaste ; ils se produisent nécessairement et d'eux-mêmes dans l'âme parfaitement introvertie.

...

« Un grand docteur a écrit que « depuis la transgression, l'homme intérieur se modèle sur les formes extérieures ». Comment dès lors celui qui veut introvertir son esprit et lui imposer, au lieu du mouvement longitudinal, le mouvement circulaire et infaillible, n'aurait-il pas grand profit, plutôt que de promener son regard de-ci de-là, à le caler sur sa poitrine ou son nombril. En se ramassant extérieurement en cercle, il imite le mouvement intérieur de son esprit et, par cette attitude du corps, il introduit dans son cœur la puissance de l'esprit que la vue répand au-dehors. S'il est vrai que la puissance de la bête intérieure a son siège dans la région du nombril et du ventre, où la loi du péché exerce son empire et lui fournit pâture, pourquoi ne pas poster là précisément, toute armée de la prière, la loi opposée à la première ? Afin d'empêcher que l'esprit mauvais expulsé par le bain de régénération ne revienne avec sept esprits plus mauvais s'y installer une deuxième fois et que la situation nouvelle soit pire que la première (Lc 11, 26). »<sup>50</sup>

---

<sup>50</sup> Grégoire Palamas, *Petite Philocalie de la prière du cœur*, Seuil, 1953, pp. 203-207.

### 3. JEU, REJEU ET CONNAISSANCE EN DIEU

Après avoir replacé les termes de *Père*, de *Fils* et de *Saint-Esprit* ou plus exactement ceux d'*Abbâ*, de *Berâ* et de *Rouhâ* dans le milieu ethnique palestinien qui les véhiculait, afin d'approfondir la relation pédagogique qu'ils désignaient, après nous être penchés sur le fonctionnement de la pensée et de la parole humaines, analogème de la pensée et de la parole divines, nous voici armés pour approcher du mystère trinitaire sur d'autres bases que classiques qui reposent sur une ignorance du sens premier et véritable des termes utilisés ou sur une conception inexacte de la parole humaine<sup>51</sup> qui ne peuvent que biaiser l'approche du mystère trinitaire.

Par analogie avec la pensée et la parole humaines, nous postulerons donc l'existence en Dieu, d'un Jeu divin qui se Rejoue, intérieurement pour une Connaissance et extérieurement pour une Expression.

#### 3.1 Le Jeu divin

Ce qui caractérise le Jeu humain, c'est son origine extérieure. Tout ce qui se joue dans l'être humain vient de l'extérieur de lui-même et entre en lui-même par ses sens ouverts sur le Cosmos. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la connaissance d'un objet se réalise par le fait que celui-ci, en déclenchant dans tous mes organes récepteurs un ensemble de gestes, s'installe en moi, avec une adéquation quasi parfaite. En toute vérité, en cet instant où il se joue en moi, il me fait devenir lui par tous les gestes de mon corps, sans que je cesse, pour autant, de rester moi-même, sauf, peut-être, dans certains cas de troubles psychiques où une certaine fusion semble se réaliser.

Cette caractéristique du Jeu humain constitue une première différence entre l'Humain et Dieu. Alors que l'Humain est joué, Dieu joue, ou plus précisément, Dieu est Jeu. En Dieu, il n'y a pas d'objet extérieur à intussusceptionner. Dieu n'interagit qu'avec lui-même. En Dieu, aucune inadéquation entre ce qui **est** et ce qui **joue**, car Dieu **est** totalement ce qui **joue** en lui. Il est totalement lui-même : « Je suis qui je suis »<sup>52</sup>. Ce que nous exprimons ici en termes anthropologiques, Jean Borella l'exprime ainsi en termes métaphysiques :

« Dieu a dit de lui-même : Je suis qui Je suis, ce qui implique que Dieu est totalement tout ce qu'Il est, qu'il n'y a en Lui aucun accident, et donc que tous les attributs qui sont rapportés au Sujet

---

<sup>51</sup> Voici deux exemples de conception « spiritualiste » de la parole humaine en contradiction avec la conception « corporelle », développée par l'anthropologie du geste de Marcel Jousse, sur laquelle nous nous appuyons, puisqu'ils font de la parole quelque chose d'éthéré en son principe, totalement coupé du corps : « Quand une parole est *conçue* dans ma raison, elle a d'abord quelque chose de si pur et de si *incorporel*, elle y est vraiment : *parole* ! jusqu'à ce que, au moment où je me la représente, elle devienne quelque chose d'imagé. Et ce n'est qu'en troisième lieu qu'elle est *proférée*, extérieurement, avec la bouche ; et ce n'est là qu'une manifestation de cette parole *intérieure*. » (Maître ECKHART, *Œuvres de Maître Eckhart, Sermons-traités*, Gallimard, 1942, p. 13.) et « Qu'y a-t-il de plus expressif que la parole pour signifier l'Esprit, si éthéré et si simple, selon le Seigneur en saint Jean (Jn 3) ? La *parole* est l'expression ailée de la pensée ; elle est le *logos* des anciens, c'est-à-dire l'esprit exprimé, et, comme tel, elle reste si bien apparentée à l'esprit même que souvent *logos* et *pneuma* sont équivalents. » (Odon CASEL, *Le mystère du culte, richesse du mystère du Christ*, Le cerf, Lex Orandi n° 38, 1964, p. 75). [Ce n'est pas la parole qui signifie l'Esprit mais le souffle de la respiration qui sous-tend cette parole ainsi que nous venons de le voir plus haut].

<sup>52</sup> Cette traduction du *Eyeh asher eyeh* n'est pas la meilleure. En effet, *eyeh* est à l'inaccompli et se rend, au mieux, en français, par un futur. On devrait donc plutôt traduire : « Je serai qui je serai ». Il n'empêche que la traduction : « Je suis qui je suis », plus philosophique, traduit quelque chose d'essentiel en Dieu que nous allons expliciter par les développements qui vont suivre.



divin sont le Sujet divin Lui-même. Dieu est sa propre Essence (c'est-à-dire, à proprement parler, que Dieu n'a pas d'essence). »<sup>53</sup>

Ce Jeu divin est Dieu lui-même dans son unicité, celui que Rabbi Iéshoua désigne comme étant l'Abbâ, le Père et que Marcel Jousse préfère désigner comme le Parlant. Nous aurons à nous interroger dans quelle mesure et dans quelle circonstance ces termes sont justes.

### 3.2 Le Rejeu divin

Une deuxième caractéristique du Jeu et du Rejeu humains va nous permettre d'approcher le mystère du Rejeu divin : entre le Jeu et le Rejeu humains, il y a toujours inadéquation.

Il y a déjà une première inadéquation entre le Jeu et le Rejeu microscopique intérieur que nous appelons la pensée. Cette première inadéquation résulte d'abord du fait que très tôt nous nous sommes habitués à rejouer les choses par les mots, au lieu de prendre le temps de rejouer les choses par les gestes déclenchés par elles, dans nos yeux, dans nos oreilles, dans notre nez, dans notre toucher et, éventuellement, dans notre bouche. Le mot est devenu un concept, c'est-à-dire que nous pensons « le chat » en général, et non pas « un chat » en particulier. Et, dans le meilleur des cas, si nous jouons un chat, nous aurons tendance à privilégier un canal sensoriel particulier, soit oculaire, soit auriculaire, soit olfactif, soit gustatif, soit tactile, mais rarement plusieurs à la fois, ce qui ne permet pas de rejouer globalement tout l'animal.

Il y a une deuxième inadéquation entre le Jeu et le Rejeu macroscopique extérieur que nous appelons la parole, quand il utilise uniquement notre corps comme outil d'expression. En effet, ce corps possède deux registres de rejeu : le registre corporel-manuel et le registre laryngo-buccal. Le rejeu corporel-manuel est essentiellement cinémimique, c'est-à-dire qu'il rejoue essentiellement le rythme cinétique caractéristique et les rythmes cinétiques transitoires des objets qui se sont joués dans le corps. Le rejeu laryngo-buccal est essentiellement phonomimique ou phono-analogique, c'est-à-dire qu'il rejoue essentiellement le rythme phonique caractéristique et les rythmes phoniques transitoires des objets, soit de façon concrète, soit de façon analogique. Dans tous les cas, le rejeu d'un geste rythmique cinétique ou phonique constitue une abstraction, parce qu'il tire, hors d'un ensemble de gestes rythmiques, un geste particulier. En particulier, les gestes olfactifs, gustatifs et tactiles ne sont pas rejoués par ces deux registres corporel-manuel et laryngo-buccal. Ajoutons que cette abstraction reste relativement concrète, dans le cas du geste corporel-manuel, qui reproduit assez fidèlement l'action cinétique de l'objet, mais devient algébrisée, voire algébrosée, dans le cas du geste laryngo-buccal qui, à cause des évolutions phonétiques, peut ne plus avoir grand rapport avec le son de la chose. Sans compter qu'entre les rythmes cinétiques et phoniques qui se sont joués et ceux qui essaient de les rejouer, il y a rarement adéquation immédiate. Il faut souvent un va-et-vient répété entre le Jeu et le Rejeu pour que celui-ci épouse le plus fidèlement possible le Jeu.

La troisième inadéquation entre le Jeu et le Rejeu résulte du fait que le Rejeu est obligé de succéder ce qu'il rejoue, il ne peut rejouer plusieurs objets à la fois, ne serait-ce déjà au niveau de l'interaction où le Rejeu est successivement l'Agent puis l'Action puis l'Agi.

---

<sup>53</sup> Jean BORELLA, *La Charité profanée, Subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p.

### 3.2.1 *Le Rejeu divin ad intra*

Cette inadéquation et successivité du Jeu et du Rejeu humains constitue une deuxième différence avec le Jeu et le Rejeu divins. En effet, en Dieu, la Perfection même, il y a totale adéquation entre Jeu et Rejeu. Le Rejeu épouse la totalité du Jeu, sans aucune inadéquation et sans aucune successivité. C'est une autre interprétation possible du « Je suis qui je suis » : Je suis (le Rejeu, le Verbe) [totalement et simultanément] qui je suis (le Jeu, le Parlant). Intelligence infinie, Celui qui est Jeu se rejoue parfaitement, exprimant, en lui-même, en une seule « geste », pour ainsi dire, la plénitude de ses perfections, la totalité de ce qu'il est, de ce qui est en lui. Cette pensée, ce rejeu intérieur à lui-même, par lequel Dieu le Jeu s'exprime à lui-même tout lui-même est le Verbe.

Il existe une troisième différence entre le Jeu et le Rejeu humains et le Jeu et le Rejeu divins. Nous avons vu que le Jeu et le Rejeu humains ont la même nature gestuelle. Ce sont les mêmes gestes musculaires, chimiques et électriques qui constituent le Jeu et le Rejeu. En conséquence, comme nous l'avons vu plus haut (p. 49), le Jeu et le Rejeu ne peuvent être concomitants mais alternatifs, par le fait qu'ils mettent en œuvre les mêmes gestes, la nature humaine est tantôt Jeu, tantôt Rejeu, dans l'unité de la même personne humaine.

D'une manière analogue, en Dieu, Jeu et Rejeu ont la même nature divine, mais, à la différence de l'Humain, en Dieu, Jeu et Rejeu sont concomitants, puisque l'alternance, en Dieu « qui ne connaît pas d'alternance » (Jc 1, 17)<sup>54</sup>, est nécessairement instantanée. Jeu et Rejeu constituent donc deux instances totalement identiques mais distinctes. Deux instances, totalement identiques, parce qu'en Dieu, **Jeu** est **Je**, et **Rejeu** étant en parfaite adéquation avec **Jeu** est **Re-Je**. Mais deux instances distinctes, parce que différentes sur un point : si le Jeu est cause, le Rejeu est conséquence. Ce qui induit, en Dieu, une *interaction*, au sens jousien du terme, dont l'Agent est le Jeu, l'Agi est le Rejeu et l'Action la procession : du Jeu procède le Rejeu. Cette interaction possède trois propriétés : elle est non réflexive, non symétrique et transitive<sup>55</sup>. Elle est non réflexive, en ce que le Jeu ne peut pas se produire lui-même, pas plus que le Rejeu ne peut se produire lui-même. Elle est non symétrique, en ce que le Jeu produit le Rejeu mais le Rejeu ne produit pas le Jeu. Elle est transitive en ce que, si le Jeu produit le Rejeu et que le Rejeu produit de la Conscience, alors le Jeu produit de la Conscience<sup>56</sup>. C'est la non-symétrie de cette interaction qui fait toute la différence entre le Jeu et le Rejeu : le Jeu n'est pas le Rejeu, le Rejeu n'est pas le Jeu, tout en restant essentiellement de même nature.

C'est ce que la théologie exprime par le terme de *relation* qui est un terme totalement équivalent à celui d'*interaction*. Mais ce qui nous paraît inadéquat, c'est de parler de relation de paternité et de filiation, alors qu'il s'agit de relation *logique* (de *logos* = *discours*). Il s'agit d'une relation logique de production de Rejeu par le Jeu. Ceci précisé, écoutons un métaphysicien nous parler des « relations subsistantes » en Dieu :

---

258.

<sup>54</sup> Alternance, *παράλλαγή* dans le texte grec de Jc 1, 17. Ce mot signifie « succession, échange de choses qui se succèdent, retour alternatif, mouvement alternatif, changement, différence » (Bailly, *Dictionnaire Grec-Français*, Hachette, 1899, p. 1468).

<sup>55</sup> En mathématiques modernes, on distingue une relation d'équivalence et une relation d'ordre strict. La relation d'équivalence est, à la fois, réflexive ( $a = a$ ), symétrique (si  $a = b$  alors  $b = a$ ) et transitive (si  $a = b$  et  $b = c$  alors  $a = c$ ). La relation d'ordre strict est, à la fois, non réflexive ( $a$  n'est pas strictement inférieur à  $a$ ), non symétrique (si  $a$  est strictement inférieur à  $b$  alors  $b$  n'est pas strictement inférieur à  $a$ ) et transitive (si  $a < b$  et  $b < c$  alors  $a < c$ ).

<sup>56</sup> Nous retrouvons ici, à la fois, ce que la théologie orthodoxe affirme : l'Esprit-Saint procède du Père par le Fils, et ce que la théologie catholique affirme : l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils.

« Dire que les Personnes sont des Relations subsistantes signifie que ce qui fait que le Père est Père, ce n'est pas une qualité particulière que le Père posséderait (disons une essence qui le qualifierait comme père) mais simplement la relation de paternité. Ce n'est pas une essence qui qualifierait un sujet, car, à moins de nier que le Père soit Dieu, il faut dire que la seule essence du Père, c'est nécessairement l'Essence divine, Qui est aussi l'essence du Fils. Il ne reste donc, pour distinguer le Père du Fils, que la seule relation de paternité. Il faut donc dire que le Père *s'identifie* à la relation de paternité. Le Père n'est rien d'autre que la relation de paternité. Dans l'ordre humain, Pierre est le père de Paul, mais il n'est pas que cela : il est homme, français, boulanger, chauve, etc. : bref il est un sujet qui, en tant que personne, se distingue de tous ces attributs. Le Père, Lui, n'est pas autre chose que Père, Il est tout entier Père, Il n'est pas un sujet qui posséderait la paternité (et donc s'en distinguerait), Il est cette Paternité même, et rien d'autre qu'elle. Or, la paternité, c'est une relation (de génération au sens actif du terme). Le Père n'est rien d'autre qu'engendrement éternel du Fils, qui Lui-même n'est rien d'autre que l'éternel Engendré, c'est-à-dire : relation de filiation (de génération au sens passif du terme). En ce sens, le Père se distingue radicalement du Fils et réciproquement : la filiation s'oppose (bijectivement diraient les logiciens modernes) à la paternité. Cette relation, étant incommunicable, peut donc constituer une personne, puisque la caractéristique principale de la notion de personne, en théologie trinitaire, c'est l'incommunicabilité. Il résulte de cette thèse que seule la relation, ainsi identifiée à la Personne, peut *distinguer* l'Essence divine sans *La diviser* en morceaux : le Père c'est l'Essence divine en tant qu'Elle engendre le Fils, le Fils c'est l'Essence divine en tant qu'Elle est engendrée par le Père, le Saint-Esprit c'est l'Essence divine en tant qu'Elle est aimée par le Père dans le Fils et par le Fils dans le Père. »<sup>57</sup>

### 3.2.2 *Le Rejeu divin ad extra humano-divin*

Dans ce texte de Jean Borella que nous venons de lire, nous trouvons utilisé le vocabulaire courant de la théologie qui nous a habitué à situer en Dieu un Père et un Fils et à nous parler de paternité et de filiation. Il s'agit pour moi d'une erreur de perspective, résultant d'une confusion entre Rejeu intérieur et Rejeu extérieur. Nous avons vu que dans l'Humain, il existe un Rejeu intérieur qui constitue la pensée et un Rejeu extérieur qui constitue la Parole. Le Rejeu intérieur de la pensée s'effectue à l'adresse de celui qui se rejoue, afin de lui permettre de prendre conscience et connaissance de ce qui s'est joué en lui. Le Rejeu extérieur de la parole s'effectue à l'adresse d'un interlocuteur afin de lui communiquer ce qui s'est joué dans le locuteur. Si l'Humain est véritablement fait « en ombre de Dieu pour lui devenir ressemblance », il nous faut postuler qu'il existe en Dieu, non seulement un Rejeu intérieur, *ad intra*, que nous appelons Verbe, mais aussi un Rejeu extérieur, *ad extra*, qui n'est autre que l'humanité du Dieu-Homme, le seul qu'il convient d'appeler Fils, et dont l'existence nous permet de considérer le Jeu divin comme Père, tout en précisant bien que nous restons dans le registre de l'expression et n'entrons pas dans le registre d'une quelconque paternité. C'est le Dieu-Homme qui a choisi d'utiliser le vocabulaire rabbinique d'Abbâ et de Berâ, de Père et de Fils, pour qualifier sa relation avec Dieu, se situant donc dans un contexte de paternité pédagogique et non de paternité biologique. En Dieu, il y a Jeu et Rejeu ou Pensée ; hors Dieu, il y a un Parlant, qualifié de Père, et une Parole qualifiée de Fils.

En effet, si Dieu est lumière, si Dieu est amour, il ne peut être que don de soi, que communication. Impossible d'envisager que Dieu puisse se rejouer uniquement pour lui-même ce qu'il est. Par essence et de toute éternité, Dieu le Jeu se rejoue, non seulement en lui,

<sup>57</sup> Jean BORELLA, *La Charité profanée, Subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, pp. 252-253.

mais aussi hors de lui. Ce Rejeu *ad extra* n'est autre que l'humanité du Dieu-Homme que, par analogie au rejeu extérieur de l'Humain, nous qualifierons de Rejeu mimodramatique. Ce que la théologie qualifie de « nature divine » du Dieu-Homme n'est autre que la pensée divine et ce qu'elle qualifie de « nature humaine » du Dieu-Homme n'est autre que la parole divine. C'est de cette nature humaine dont nous parle l'apôtre saint Paul lorsqu'il nous dit qu'elle est « le rayonnement de la gloire de Dieu et l'empreinte de sa substance » (He 1, 3), faisant écho au livre de la Sagesse qui affirme que la Sagesse « est reflet d'une lumière éternelle, miroir sans tache de l'activité de Dieu, image de sa bonté » (Sg 7, 26), puisqu'il affirme lui-même du Dieu-Homme qu'il est « sagesse de Dieu » (1 Co 1, 24).

Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, dans l'évangile de saint Jean, le Dieu-Homme se présente à plusieurs reprises comme le miroir et l'écho de son Père :

« Tout ce que fait le Père,  
le Fils le **fait** pareillement (miroir).  
Car le Père aime le Fils  
et lui montre tout ce qu'il fait. »  
(Jn 5, 19)

« Celui qui m'a envoyé  
est véridique  
et ce que j'ai appris de lui,  
je le **dis** dans le monde (écho). »  
(Jn 8, 26)

« Je ne fais rien de moi-même :  
ce que le Père m'a enseigné,  
je le **dis** (écho). »  
(Jn 8, 28)

« En vérité, en vérité, je te dis  
que ce que nous savons,  
nous en parlons (écho)  
et ce que nous avons vu,  
nous en témoignons (miroir). »  
(Jn 3, 11)

« Celui qui vient du Ciel témoigne  
de ce qu'il a vu (miroir) et entendu (écho). »  
(Jn 3, 32)

En effet, comme l'affirme l'apôtre saint Paul, cette nature humaine contient la plénitude de la divinité :

« En lui habite toute la plénitude de la divinité corporellement »  
(Col 2,9)

### 3.2.3 *Le Rejeu humain*

Dans ce Rejeu mimodramatique du Dieu-Homme qu'est la Création, l'Humain occupe une place particulière. Il fait l'objet d'une délibération particulière au sein même de Dieu qui exprime son projet sur l'Humain de le faire comme ombre de lui-même et comme

ressemblance (Gn 1, ). L'ombre ou image de Dieu, dans l'Humain, c'est quelque chose du Jeu divin dont l'Humain doit être le Rejeu. C'est, en quelque sorte son ADN spirituelle, par laquelle, dans la mesure même où l'Humain la laisse se réaliser en lui, il devient la ressemblance de Dieu, son Rejeu. L'Humain, en effet, est libre de laisser ou non cette ADN se réaliser en lui. C'est ce que nous apprend Gn 1, lorsqu'elle nous montre Dieu faire l'Humain comme son ombre, mais faire la ressemblance en le créant « mâle et femelle ». Cette ressemblance n'est donc pas immédiate, elle est en devenir, dans la mesure où l'Humain unit en lui le mâle et le féminin pour donner naissance au fils que doit être tout Humain, c'est-à-dire pour donner naissance au Rejeu accompli qui réalise la ressemblance. Nous avons montré, par ailleurs en commentant le deuxième chapitre de la Genèse <sup>58</sup>, que le masculin de tout Humain, qu'il soit homme ou qu'il soit femme, est la connaissance psychique, et que le féminin de tout Humain est la connaissance pneumatique.

#### **La parabole du Semeur**

Ce mystère de la vocation de tout Humain qu'exprime la première récitation de la Genèse est également exprimé par Rabbi Iéshoua de Nazareth, dans la parabole du Semeur.

Le semeur, c'est le Dieu-Homme créateur parce qu'exprimeur.

D'une part, parce que l'évangéliste utilise volontairement le même verbe « sortir » pour parler de Iéshoua et pour parler du semeur.

D'autre part, parce que le geste du semeur, qualifié, non sans raison, d'« auguste » par Victor Hugo, est l'analogème du geste créateur par excellence, parce qu'il est l'analogème du geste exprimeur par excellence : il vient, en effet, chercher ce qui est dans le sein du semeur, son tablier, analogème du jeu intérieur, pour l'extérioriser, en jetant la semence, geste analogème du rejeu.

Or, chose curieuse, ce qui est semé par ce semeur, ce sont des hommes, considérés comme parole de Dieu, en tombant dans les divers terrains où ils sont semés. Voici ce que nous disons dans le commentaire de cette parabole<sup>59</sup> :

« Si le semeur sème la parole du Royaume pour Matthieu 13, 19, la parole tout court pour Marc 4, 14, la parole de Dieu pour Luc 8, 11, et que ce qui est semé ce sont ceux qui entendent la parole, c'est que la parole de Dieu, ce sont ceux qui entendent la parole de Dieu. Cela peut paraître un peu compliqué mais cette affirmation renferme une vérité très importante à découvrir : comme une semence, qui contient en puissance la future plante, tout être humain est une parole de Dieu en puissance et sa vocation est de devenir cette parole de Dieu, en recevant la parole de Dieu et en la laissant fructifier, malgré les conditions mauvaises qu'elle peut rencontrer.

« Cette vocation de tout être humain, et même de tout être vivant, à être parole de Dieu est exprimée par le fait que, dans l'Ancien Testament, « tout être vivant » se dit « toute chair », en hébreu **Kâl BâSâr**, souvent traduit par « toute créature ». Or ce mot hébraïque **BâSâr**, qui désigne la chair, est le mot dont le verbe correspondant, ayant la même orthographe à la vocalisation de la deuxième lettre près, **BâSaR**, signifie **annoncer, porter un message**. **BeSôRêtà**, mot araméen qui désigne l'annonce orale de l'Évangile, a les mêmes racines.

« La chair est donc ce qui annonce, ce qui porte un message. Et toutes les créatures sont des messagers. En effet, les créatures sont, dans le Monde d'En Bas, des expressions, des réifications, dans la matière, des réalités du Monde d'En Haut, qu'elles sont destinées à révéler. Plus précisément,

---

<sup>58</sup> Yves BEAUPERIN, *L'insufflation du Terreux*, Commentaires Bibliques de l'Ancien Testament sur le site [www.mimopedagogie.com](http://www.mimopedagogie.com).

<sup>59</sup> Cf. Yves BEAUPERIN, *Le Semeur*, Commentaires bibliques du Nouveau Testament sur le site [www.mimopedagogie.com](http://www.mimopedagogie.com).

comme nous l'avons établi dans notre livre *Anthropologie du geste symbolique*, les créatures sont des expressions du Dieu-Homme.

« Mais cette vocation n'est pas réalisée d'emblée. Elle est en devenir. Elle constitue une potentialité qui est appelée à se réaliser, tout comme le grain de blé représente une potentialité, celle de l'épi, qu'il doit devenir, en tombant dans une terre fertile, en se décomposant, en donnant naissance à une tige, puis à l'épi.

« La parabole du Semeur, qui nous révèle que tout être humain est potentiellement parole de Dieu, expression de Dieu, nous révèle aussi que cette potentialité peut rencontrer des obstacles susceptibles de l'empêcher, voire même de la neutraliser. Chaque homme, semé comme entendeur de la Parole, est amené à vivre des situations concrètes qui peuvent être des obstacles à cette vocation d'entendeur de la Parole et de réalisateur de la Parole. Il dépend donc de chacun de prendre conscience de ces obstacles, que crée la situation concrète qu'il est amené à vivre, pour lever ces obstacles et se retrouver ainsi dans un terrain propice.

« Il y a donc, dans la parabole du Semeur, deux paroles de Dieu qui interagissent : une parole potentielle constituée par tout être humain, dans les situations concrètes qu'il est amené à vivre, et une parole puissance qui vient réaliser cette potentialité dans tout être humain, quels que soient les obstacles que cette situation concrète peut générer.

« Nous retrouvons ici la dialectique « ombre de Dieu - ressemblance de Dieu ». Tout Humain est créé comme ombre de Dieu, comme image de Dieu. Mais cette image a pour vocation de devenir ressemblance de Dieu, en reflétant la gloire de Dieu acquise par la connaissance progressive de Dieu que donne la Parole-puissance de Dieu. Pour prendre une comparaison, l'Humain est créé comme un miroir qui devient visage de Dieu lorsque celui-ci se reflète dedans, à cette nuance près que le miroir est une image immédiate du visage qui se reflète en lui alors que l'Humain est une image progressive du visage de Dieu, ce que sous-entend la comparaison avec la semence. »

« En effet, comparer la Parole à une semence, c'est affirmer une nécessaire loi de croissance et de lente maturation cachée, que ce soit pour la parole-potentielle que constitue chaque être humain, que ce soit pour la Parole-puissance que constitue la Parole de Dieu, incarnée en Rabbi Iéshoua de Nazareth.

« En ce qui concerne la parole-potentielle, cette loi de croissance et de lente maturation, facilitée ou contrariée par les circonstances, nous apprend qu'en tout être humain rien n'est joué d'avance. Créé comme « ombre de Dieu », il possède en lui comme une sorte de « programme génétique spirituel », mais celui-ci se développera en fonction de la manière dont cet être humain réagit aux circonstances de la vie. La vie est comme une pédagogie de Dieu sur l'Humain, dont la finalité est la croissance et la réalisation du « programme génétique spirituel », mais dans le respect de la libre réponse de l'Humain et donc du réajustement perpétuel de cette pédagogie de Dieu sur l'Humain en fonction de la plus ou moins grande docilité de l'Humain à y correspondre. C'est la loi de toute pédagogie d'élaborer à l'avance une programmation et de réajuster constamment celle-ci, au contact de l'élève, en fonction de sa capacité à entrer dans cette programmation ou non. Ce qui compte pour l'Humain, ce n'est donc pas de faire pour Dieu, mais de laisser Dieu faire pour lui, en acceptant d'entrer dans cette pédagogie de Dieu qu'est la vie, dans toutes ses circonstances, heureuses ou malheureuses. En vérité, pour l'Humain pneumatique, c'est-à-dire pour l'Humain animé par l'Esprit, il n'y a ni heur, ni malheur, mais actes pédagogiques dont il faut tirer profit pour croître. »

Que la vie soit pédagogie de Dieu sur l'Humain, c'est ce qu'exprime le Prologue de Jean, en affirmant :

« Ce qui a été fait en lui est vie  
et la vie était la lumière des hommes. »

(Jn 1,

**La volonté du Parlant**

Devenir la ressemblance de Dieu, c'est donc pour tout Humain accomplir la volonté de Dieu sur lui. La volonté de Dieu est une notion qui semble parfois mal comprise. Voici ce que nous en écrivons, dans le commentaire de la demande du « Notre Père » : « que ta volonté soit faite » :

« Remarquons, tout d'abord, que la traduction de Marcel Jousse : « que soit fait ton vouloir », la traduction liturgique : « que ta volonté soit faite » et la traduction de la TOB : « fais se réaliser ta volonté », édulcorent le sens fort de l'expression littérale : « que soit ton vouloir », « qu'advienne ta volonté ». Rabbi Iéshoua de Nazareth nous fait demander que le vouloir de l'Abbâ soit, ainsi que dans les cieux, de même sur la terre. C'est donc ce que l'Abbâ veut dans les cieux qui doit être sur la terre. Or, que veut l'Abbâ dans les cieux ?

*« Quelle est la volonté du Père ? C'est d'engendrer le Fils. Et même davantage : le Père n'est rien d'autre qu'engendrement du Fils. La volonté du Père, c'est le Père lui-même qui, dans une extase éternelle se dépouille de l'Essence divine pour la donner au Fils. Et si le Père était autre chose que cette extase, aussi vrai que Dieu existe, jamais nous ne pourrions faire sa volonté. »<sup>60</sup>*

*« Que fait le Père en engendrant le Fils ? Il se dépouille entièrement de l'Essence divine pour la donner au Fils. Et que fait le Fils dans la relation de filiation ? Il se dépouille entièrement de l'Essence pour la rapporter au Père. Par la génération éternelle l'Essence divine est aimée par le Père dans le Fils ; par la filiation éternelle l'Essence divine est aimée par le Fils dans le Père. Ainsi le Saint-Esprit est l'Amour et le Don hypostatiques dans lequel s'unissent le Père et le Fils. »<sup>61</sup>*

« La volonté du Père est d'engendrer son Fils. Mais attention à ne pas se laisser piéger par le vocabulaire employé. Cette génération n'a rien de « physique » comme celle d'un père terrestre engendrant un fils terrestre. Il s'agit, comme nous l'avons montré plus haut, d'une génération « intellectuelle » : le Fils n'est autre que l'expression du Père, il est la Parole que « prononce » le Parlant. Et pour le Parlant, « se dépouiller » de l'Essence divine, c'est l'exprimer totalement et parfaitement par sa Parole. Et pour la Parole, « se dépouiller » de l'Essence divine, c'est être totalement et parfaitement l'expression du Parlant. Et ce Souffle de la Parole qu'est l'Esprit-Saint n'est autre que la conscience que le Parlant a de sa Parole en l'exprimant, conscience qui est aussi celle que la Parole a du Parlant en étant expression de ce Parlant. Et cette conscience que le Parlant a de sa Parole et la Parole du Parlant est Amour du Parlant pour sa Parole et de la Parole pour le Parlant. La volonté du Père est donc essentiellement celle de s'exprimer.

« Or la volonté du Père n'est pas de s'exprimer uniquement par sa Parole éternelle et incréée qu'est son Verbe « intérieur ». Elle est aussi de s'exprimer par son Verbe « extérieur » qu'est le Dieu-Homme et par la Création en laquelle celui-ci à son tour s'exprime. Le Mimème intérieur du Parlant, éternel et incréé, devient Analogème mimodramatique en le Dieu-Homme et Analogème mimoplastique en la Création.

« En particulier, chaque Humain faisant partie de cette Création, est une expression analogique, temporelle et créée, du Parlant dans sa Parole par l'Esprit. Mais cette expression analogique qu'est tout Humain du Parlant, si elle est temporelle et spatiale, n'est pas pour autant factuelle, c'est-à-dire appartenant à un instant du passé, mais actuelle, c'est-à-dire permanente, effective à chaque instant qui s'écoule. C'est ici et maintenant que chaque Humain a vocation à être expression analogique du Parlant dans sa Parole par l'Esprit. Nous disons bien : « a vocation à être », parce que si, dans le projet de Dieu, l'Humain est fait « comme ombre et ressemblance de Dieu » (Gn 1, 26), dans sa réalisation (Gn 1, 27), l'Humain est seulement fait comme ombre, la ressemblance étant

<sup>60</sup> Jean BORELLA, *La Charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 265.

<sup>61</sup> Jean BORELLA, *La Charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 297.

à venir. Dieu, en effet, laisse à chaque Humain la liberté de devenir ou non expression du Parlant dans la Parole par l'Esprit. La volonté du Père, du Parlant, sur chaque Humain est donc que celui-ci devienne une expression analogique aussi globale que possible, ici et maintenant.

« Cela signifie que chaque Humain, à chaque instant de sa vie, là où il est, dans les circonstances particulières qu'il est amené à vivre, doit s'accepter comme expression globale du Parlant. Pour chaque Humain, l'ici et maintenant constitue une expression du Parlant qu'il est invité à laisser se faire. Ici et maintenant, ce qui est et ce qui advient proviennent de l'amour du Parlant et se proposent à l'Humain comme projet d'amour. La vocation de l'Humain est de se laisser aimer par Dieu, de se laisser façonner par Dieu, à travers ce qui est et ce qui advient, afin de devenir cette ressemblance du Parlant qui lui exprime quelque chose de son infinie perfection.

« Par suite du péché, l'Humain a beaucoup de mal à accepter de se laisser être une expression du Parlant dans la Parole par l'Esprit. Déjà, à l'origine, l'Humain n'a pas accepté l'état dans lequel Dieu l'avait placé : au Jardin de Plaisance, avec le droit de manger de tous les arbres, excepté de l'arbre du connaître bon et mauvais. Il a voulu passer d'un état à une action, d'une recevance à une acquérance, en se saisissant du fruit de l'arbre du connaître bon et mauvais. L'Humain veut agir, veut faire au lieu d'être, à chaque instant, ce que Dieu lui donne d'être. Cela se traduit par le fait que l'Humain est, à chaque instant, dans ses pensées, son rejeu, ressassant son passé et se projetant dans l'avenir, au lieu de se laisser jouer, ici et maintenant, par ce qui est et ce qui advient. L'erreur fondamentale de tout être humain est d'être persuadé que le bonheur, c'est de faire ce que l'on aime, alors que le vrai bonheur est d'aimer ce que l'on est amené à faire, ici et maintenant. La véritable sagesse est d'être constamment présent à l'instant présent. Roger Vittoz et Georges Pégand ont bien montré combien l'envahissement de l'émissivité de la pensée – ce que Marcel Jousse appelle le rejeu – au détriment de la réceptivité – ce que Marcel Jousse appelle le jeu – est préjudiciable à l'équilibre psychique de l'être humain.

« Par suite, cette expression que tout Humain a vocation d'être doit devenir pédagogie de Dieu sur l'Humain, d'une part, parce que Dieu est obligé d'avertir l'Humain qu'il se trompe et fait fausse route, et c'est le rôle de la souffrance ; d'autre part, parce que Dieu est obligé de réajuster constamment son projet sur l'Humain, comme un bon professeur s'adapte aux difficultés de son élève et lui propose, à chaque fois, des exercices adaptés, susceptibles de le faire progresser. Malheureusement, l'Humain a encore plus de mal à accepter cette pédagogie de Dieu, à croire à l'amour de Dieu qui tient tout dans sa main et à lui faire confiance. Ce fut la tentation constante du peuple d'Israël, au désert, de ne pas faire confiance à Dieu pour la nourriture, la boisson et la lutte contre ses adversaires et de tenter Dieu, en l'obligeant à intervenir de façon spectaculaire pour rendre confiance à son peuple. Notre réflexe est de demander à Dieu de guérir d'une maladie, de réussir à un examen, de trouver un emploi, etc., et non pas de lui demander que son projet sur nous se réalise, que s'accomplisse sa volonté, en s'abandonnant à son amour. »

### 3.3 Le Souffle divin

Celle que nous considérons comme la troisième personne de la Trinité est la personne du Saint-Esprit. Rappelons que cette qualification d'Esprit se dit en hébreu *rouhâ*, en grec *pneuma*, en latin *spiritus* et en français *esprit*, toutes ces qualifications, quelle que soit la langue, renvoyant au souffle de la respiration. Que vient donc faire un souffle de respiration entre un Père et un Fils ?

A ce sujet, la théologie classique manifeste un certain embarras, d'abord en vidant le mot Esprit de sa signification étymologique, comme le fait, par exemple, Jean Borella lorsqu'il affirme ceci à propos du Saint-Esprit : « Le Saint-Esprit, c'est l'Essence divine en tant qu'Elle est éternellement et essentiellement « spirée » par le Père et le Fils. »<sup>62</sup>, en écrivant en note : « Les termes de spiré, spiration, ont été formés sur *spiritus* pour indiquer la

---

<sup>62</sup> Jean BORELLA, *La Charité profanée, Subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 267.



production d'un *spiritus*, et n'ont d'abord point d'autre signification ». Que peut donc apporter à l'intelligence du mystère trinitaire un mot sans signification ?

Ensuite, la théologie se tire d'embarras en faisant de l'Esprit-Saint l'amour du Père pour le Fils et du Fils pour le Père, étant entendu que la chose la plus sûre qui puisse exister entre un Père et son Fils est l'amour, au sens auquel nous entendons habituellement ces termes. C'est ce que fait Jean Borella, en s'appuyant sur l'autorité de saint Thomas d'Aquin :

« Il est dit que le Fils procède du Père par mode d'intelligence et le Saint-Esprit par mode de volonté dont l'essence est l'amour. Comme l'intelligence ne présuppose pas la volonté, mais que la volonté présuppose l'intelligence, ainsi l'Amour présuppose le Verbe. « Nous savons que le Fils procède par mode d'intellect, en tant que Verbe ; le Saint-Esprit d'autre part procède par mode de volonté, en tant qu'Amour ; il est donc nécessaire que l'Amour procède du verbe ; en effet nous n'aimons rien que nous ne l'ayons d'abord appréhendé par une conception mentale (Saint Thomas, I, q. 36, a.2). »

Quels fondements scripturaires permettent à saint Thomas d'affirmer que le Saint-Esprit procède par mode de volonté ? Quel rapport entre la volonté et ce souffle, entre l'amour et ce souffle par lequel on caractérise l'Esprit-Saint ? Pourquoi le Père et le Fils portent-ils des noms caractéristiques de ce qu'ils sont (dans la mesure où ces noms sont entendus au sens « pédagogique » et non « physique » comme nous l'avons déjà souligné) et pas le Saint-Esprit ? Pourquoi ne s'appelle-t-il pas le Saint-Amour ?

Marcel Jousse rétablit une certaine logique en considérant que puisqu'en Dieu nous avons un Parlant qui émet une Parole, cela suppose un Souffle pour émettre cette Parole. Mais cela suppose qu'il y ait en Dieu une respiration. Après tout, si l'Humain est fait en ombre de Dieu et si l'Humain respire, pourquoi Dieu ne respirerait-il pas ?

Ce mystère ne serait-il pas signifié dans le nom même de Dieu, YHWH, où nous trouvons deux Hé, le Hé étant la lettre de l'alphabet hébraïque signifiant le souffle. Cela veut-il signifier qu'en Dieu, qui est Esprit, qui est Souffle, qui est respiration, nous avons deux souffles : l'inspir et l'expir ?

Il est intéressant de remarquer que la tradition hindouiste a peut-être perçu quelque chose de ce mystère en parlant d'une respiration dans ce qu'elle appelle le Grand Être :

« La Manifestation Divine procède par expiration et inspiration, comme si le Grand Etre, l'Absolu, respirait. D'ailleurs l'Hindouisme emploie pour exprimer cet acte, origine et fin de la plus grande période cosmique que nous pouvons concevoir, ces termes : *expir et inspir Brahma*.

« Pendant l'expiration, Brahma crée son monde, et tout se manifeste ; pendant l'inspiration, Brahma réabsorbe son monde en Lui, et tout se dissout. Manifestation et dissolution ne sont que des apparences, *Mâyâ*, un aspect illusoire de la Conscience Universelle. Ce mouvement alternatif, dont les deux phases sont appelées par les Hindous : *Maha-Manvatara* et *Maha-Pralaya*, dure éternellement, puisque l'Absolu dont il émane est éternel ; mais la durée de chacune de ces phases est limitée, quoique nous ne pouvons concevoir sa durée.

« Le processus de cette Manifestation Divine, dans ses différentes phases, forme les périodes cosmiques, et en vertu de la grande loi occulte d'analogie, cette périodicité s'applique à tout, dans l'Univers, dans la Nature et dans l'homme. Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, le microcosme est semblable au macrocosme, et le petit homme respire comme le Grand Être, et peut-être agit-il dans l'infiniment petit, comme Brahma dans l'infiniment grand. Par l'expir, nous créons

peut-être un petit monde de pensée et de formes infiniment subtiles que nous réabsorbons en nous par l'inspir. »<sup>63</sup>

### 3.3.1 *Le Souffle-connaissance ad intra*

Je laisse le soin à cette tradition d'interpréter la respiration en Dieu comme une « manifestation-dissolution » et préfère lui donner une autre signification plus conforme à notre approche anthropologique de la Geste divine.

Nous avons vu que c'est en jouant ce qui s'est joué en lui que l'Humain accède à la connaissance de ce qui s'est joué en lui. Et nous avons également vu que la connaissance est intimement liée à la respiration : au souffle du nez dans le jeu intérieur qu'est la pensée, au souffle de la gorge dans le jeu extérieur qu'est la parole.

Plus précisément, on peut remarquer que l'inspir passe toujours par le nez, tandis que l'expir passe, soit par le nez dans l'activité intense de la pensée, soit par la bouche dans l'activité de la parole. L'inspir est reçu, l'expir est donné. L'inspir est passif, l'expir est actif.

Symboliquement, l'inspir est donné par Dieu à l'Humain pour que cet inspir aille chercher au plus profond de lui-même ce qui s'est joué en lui, non seulement du Réel du Monde d'En Bas, que Dieu a posé à l'extérieur de l'Humain, mais aussi de la Réalité du Monde d'En Haut que Dieu a déposé à l'intérieur de l'Humain, afin que dans l'inspir, l'Humain unisse *'Ish* et *'Ishah* pour enfanter la connaissance de Dieu dans l'expir de la pensée ou de la parole.

L'inspir est le symbole du Jeu qui est intussusception. L'Humain ne peut vivre biologiquement qu'en laissant entrer en soi l'air de la respiration et la nourriture physique. L'Humain ne peut vivre intellectuellement qu'en se laissant jouer par les interactions du Monde d'En Bas. L'Humain ne peut vivre spirituellement qu'en se laissant jouer par les interactions du Monde d'En Haut. L'Humain n'a pas son principe en lui-même, il est totalement dépendance de Dieu. Il se doit d'être totalement recevant.

Dieu, par essence, ne peut rien recevoir d'un autre que lui. L'inspir ne consiste donc pas pour lui à recevoir quoi que ce soit hors de lui mais à aller chercher en lui ce qui est, c'est-à-dire le Jeu qu'il est. Et l'expir consiste pour lui à rejouer ce qu'il est et par là, à se connaître lui-même. Le Saint-Esprit est la conscience-connaissance que Dieu est de lui-même en sondant, dans l'inspir, ce qu'il est, et en le jouant dans l'expir qui est son Verbe intérieur et son Fils extérieur.

Nous retrouvons ces deux temps dans ce texte de l'apôtre Paul, exprimés à travers les deux verbes « sonder » = inspir, et « savoir » = expir :

« Dieu nous l'a révélé par l'Esprit ;  
en effet, l'Esprit sonde tout,  
même les profondeurs de Dieu.  
Qui, en effet, des hommes, sait les choses de l'homme,  
sinon l'esprit de l'homme qui (est) en lui ?  
De même, aussi, les choses de Dieu,  
personne ne les connaît,  
sinon l'Esprit de Dieu.  
Or nous, ce n'est pas l'esprit du monde  
que nous avons reçu,  
mais l'esprit qui vient de Dieu,

---

<sup>63</sup> H.M. de Campigny, *Les Traditions et les Doctrines ésotériques*, Astra, 1961, pp. 39-40.

afin de savoir  
ce qui nous a été donné  
par la grâce de Dieu. »  
(1 Co 2, 10-12)

Notons au passage que l'apôtre souligne également cette double fonction à notre égard en affirmant que l'Esprit-Saint nous donne de savoir ce qui nous a été donné, double fonction confirmée par Rabbi Iéshoua lui-même :

« L'interprète, le Souffle-Saint que le Père enverra en mon nom,  
lui vous enseignera tout  
et vous remémorera  
tout ce que je vous ai dit. »  
(Jn 14, 26)

« Quand il viendra le Souffle de vérité,  
il vous guidera dans toute la vérité. »  
(Jn 16, 13)

Dans la première affirmation, l'Esprit-Saint fait remémorer l'enseignement de Iéshoua. Il agit donc en direction de ce qui s'est joué dans les apprenants face à leur maître, car le Jeu est Mémoire. Dans la seconde affirmation, l'Esprit-Saint agit en direction du Rejeu, en permettant aux apprenants, pendant qu'ils rejouent ce qui s'est mémorisé en eux, d'accéder à l'intelligence de la vérité. Nous voici donc autorisés, toujours par analogie et conformément au principe théologique de l'identité profonde entre la procession du Saint-Esprit et ses missions<sup>64</sup>, à transférer en Dieu cette double action du Saint-Esprit. « Dieu est Esprit » nous dit Rabbi Iéshoua (Jn 4, 24), c'est-à-dire concrètement : « Dieu est Souffle », osons traduire : « Dieu est Spiration : Inspir-Jeu-Conscience, Expir-Rejeu-Connaissance ».

Cette connaissance que le Jeu est de lui-même par le Rejeu épuise la totalité de ce que Dieu est en lui-même. Elle constitue donc un autre lui-même en lui-même. La théologie parle de trois personnes en Dieu, avec le risque de penser qu'il y a trois dieux, compte-tenu de la compréhension qu'importe en lui-même le concept de personne. En réalité, il n'y a qu'une seule nature divine comportant en elle-même trois instances qui contiennent chacune la totalité de l'essence divine : le Jeu, le Rejeu et la Connaissance. Un seul Dieu en trois instances, au sens étymologique de « qui se tiennent à l'intérieur ».

Dieu est unique en trois instances : le Jeu, le Rejeu, la Connaissance. Je préfère parler d'« instances » en Dieu plutôt que de « personnes ». Le mot « personne » vient du latin *persona* signifiant « masque de théâtre ». Le mot « personne », comme le mot « personnage » qui lui est proche, désigne donc étymologiquement « un rôle qui est joué »,

---

<sup>64</sup> Il y a « identité profonde de la procession et des missions, c'est-à-dire pour parler le langage des Grecs, de la Théologie et de l'Économie : Dieu en soi et Dieu dans l'œuvre de salut. Et cette clef est le Saint-Esprit. On sait en effet qu'on appelle « mission » l'envoi par le Père du Fils et du *Pneuma* dans le monde, soit visiblement (incarnation, colombe, langue de feu, etc.), soit invisiblement (dans l'âme sanctifiée par exemple). Or, disent les théologiens : « La mission s'attribue dans le temps, et cependant elle ne diffère pas essentiellement de la procession éternelle ». « Je dis mieux, écrit Chardon (mort en 1651), la procession éternelle et temporelle n'est qu'une même production » [citations de DONDAINE, in Saint Thomas, *La Trinité*, Le Cerf, 1962, t. II, p. 426 et 437]. C'est que, si le Saint-Esprit « préside » à toute procession, Il « préside » aussi à toute mission, qui se fait, comme le montre l'exemple prototypique de l'Annonciation, par son opération, et qu'Il réalise leur unité dans son unique personne. » (Jean BORELLA, *La Charité profanée, Subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 273.

une fonction qui est remplie, puisque dans l'Antiquité les acteurs portaient un masque pour jouer un rôle. A partir de là, le mot « personne » en est venu à désigner « l'individu considéré en lui-même », comme le définit le Larousse. On passe du rôle à l'individu, « celui qui ne peut être divisé » car formant un tout, mais qui se pose à côté d'autres individus avec lesquels il ne se confond pas. On voit la difficulté que cela peut poser quand on parle de trois personnes en Dieu car cela revient à suggérer, dans la pensée des gens, qu'il y aurait trois individus en Dieu, posés l'un à côté de l'autre, Comment concilier cette triple individuation avec l'unité de Dieu ?

Le mot « personne » a été choisi pour traduire en français le néologisme grec *hypostase*, inventé par les Pères grecs pour qualifier ce qui en Dieu est Père ou Fils ou Saint-Esprit. Le mot *hypostase* signifie littéralement « ce qui se tient au-dessous », « ce qui est placé dessous ». Son équivalent latin est « substance » qui a la même signification : « ce qui se tient dessous ». Pour qualifier le Fils, le symbole de Nicée-Constantinople affirme qu'il est « consubstantiel » au Père, ce qui signifie littéralement « qui se tient au-dessous avec ». On est loin de la notion de personne au sens où on entend ce mot maintenant. Le mot *instance* signifiant « ce qui se tient à l'intérieur » me paraît plus juste car il indique une distinction sans séparation, contrairement au mot « personne » qui induit non seulement une distinction mais aussi une séparation. A moins de rendre au mot « personne » son sens étymologique de « rôle », de « fonction », car il s'agit bien de cela : en Dieu, nous avons trois fonctions, le Jeu, le Rejeu et la Connaissance qui embrasse chacune la totalité de l'essence divine.

#### **Le Saint-Esprit, amour**

Et c'est parce que l'Esprit-Saint est la connaissance parfaite que Dieu est de lui-même qu'il est amour de Dieu pour lui-même.

« Dieu est amour » nous dit l'évangéliste saint Jean, Or,

« Dire que Dieu est Amour, c'est dire qu'en Dieu l'Amour est infini. Or l'Amour ne peut être infini que s'il s'applique à un objet infini. Cet objet infini ne peut être que Dieu. Il s'ensuit que, disant que Dieu est Amour, nous disons Dieu s'aime Lui-même d'un Amour infini. Lorsque cet Amour se répand sur les créatures, c'est encore Dieu qui S'aime Lui-même à travers elles, puisque, s'Il les aime, c'est pour les rendre semblables à Lui. »<sup>65</sup>

Dans la mesure où le Saint-Esprit, en Dieu, est conscience et connaissance du Jeu qu'est Dieu par le Rejeu qu'est son Verbe, il est amour du Jeu pour le Rejeu et donc du Rejeu pour le Jeu, puisque le Rejeu est aussi rejeu de l'amour que le Jeu porte au Rejeu. C'est parce que Dieu est lumière (1 Jn 1, 5), c'est-à-dire connaissance de lui-même par lui-même qu'il est amour de lui-même par lui-même.

### **3.3.2 Le Souffle-connaissance ad extra**

Nous avons vu que Dieu est Esprit en étant Connaissance de lui-même par son Rejeu *ad intra* qui est son Verbe. Mais Dieu est aussi expression de lui-même *ad extra* à travers l'humanité de son Fils. Cette expression procède de la Connaissance que Dieu est de lui-même et qu'il veut communiquer *ad extra* aux Humains en puissance de création. Cette humanité du Fils procède donc de l'Esprit-Saint qui est Connaissance de Dieu.

Ce que semble confirmer le Symbole des Apôtres qui affirme curieusement que « Jésus-Christ a été conçu du Saint-Esprit ». Habituellement, c'est la femme qui conçoit.

---

<sup>65</sup> Jean BORELLA, *Le mystère de la Charité profanée, Subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, p. 373.

C'est peut-être pour cela que dans ce qu'on appelle l'Évangile selon les Hébreux, Jésus appelle l'Esprit-Saint « sa mère ». Cet Évangile selon les Hébreux, dont saint Jérôme a fait une traduction, est aujourd'hui perdu, mais les Pères de l'Église en citent certains passages. C'est ainsi qu'Origène rapporte le logion suivant :

« Le sauveur a dit : *Il y a un instant, ma Mère qui est l'Esprit-Saint, m'a enlevé par un de mes cheveux et m'a transporté sur la grande montagne du Thabor.* »<sup>66</sup>

Jérôme fait plusieurs allusions à cet Évangile affirmant la maternité du Saint-Esprit par rapport au Christ :

« Dans cet évangile écrit « selon les Hébreux », qui est lu par les Nazaréens, le Seigneur a dit : *Il y a un instant, ma mère, le Saint-Esprit, m'éleva.* »<sup>67</sup>

« Celui qui, ayant lu le Cantique des Cantiques, a compris que la Parole de Dieu est l'épouse de l'âme et qui croit à l'Évangile selon les Hébreux, que nous avons récemment traduit, dans lequel il est dit au nom du Sauveur : « A l'instant, ma mère, l'Esprit-Saint, m'a saisi par un de mes cheveux », n'hésitera pas à dire que la Parole de Dieu provient de l'Esprit et que l'âme, qui est l'épouse de la Parole, a pour belle-mère l'Esprit-Saint, dont le nom hébreu, *rua*, est féminin. »<sup>68</sup>

« Selon l'Évangile écrit en langue hébraïque que les Nazaréens lisent... nous trouvons ceci : Il arriva que, tandis que le Seigneur remontait de l'eau, toute la source du Saint-Esprit descendit et reposa sur lui et lui dit : Mon Fils, parmi tous les prophètes, je t'attendais pour que tu viennes et que je puisse reposer en toi. Car tu es mon repos, tu es mon fils premier-né qui règnes pour toujours. »<sup>69</sup>

Jean Borella développe cette « maternité » du Saint-Esprit :

« *Qui fut conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.* Suivant ici les commentaires du P. Manteau-Bonamy<sup>70</sup>, nous dirons qu'on peut considérer à part l'une de l'autre, chacune des affirmations du Symbole. C'est qu'en effet la naissance, de la Vierge Marie, est manifestée temporellement, tandis que le « est conçu du Saint-Esprit » est éternel. Cela découle à la fois de l'Écriture et de la théologie. De l'Écriture, puisque saint Paul écrit : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis en plénitude d'une bénédiction spirituelle, au Ciel, dans le Christ, de même que dans le Christ, Il nous a élus, *dès avant la création du monde* » (Ep 1, 3-4). De la théologie, car, si le Fils-conçu du Saint-Esprit l'est en vue de l'Incarnation, toutefois, la mission se ramène, en fin de compte, à la procession. Ainsi, quant à Lui, le Fils est éternellement conçu du Saint-Esprit et né de la Vierge Marie. « Sa conception physique, en Marie, est la *révélation*, la manifestation de sa *conception* divine en l'Esprit-Saint »<sup>71</sup>. Si le Père est le Concepteur éternel, le Saint-Esprit est la Conception hypostatique. « Lors donc que le Saint-Esprit est envoyé à la Vierge pour qu'elle conçoive

<sup>66</sup> ORIGÈNE, *Sur l'évangile de Jean*, Homélie 2, 12. Dans son commentaire de Jr 15, 4, Origène ajoutait, après avoir cité ce même logion : « C'est une preuve dans leur croyance que l'Esprit-Saint est la mère du Christ. »

<sup>67</sup> Saint JÉRÔME, *Dans son Commentaire sur Isaïe 40, 9*, PL 24, 405.

<sup>68</sup> Saint JÉRÔME, vers 390-392, dans son *Commentaire sur Michée 7, 5-7*, livre II, Migne, vol. XXV, col. 1221-1222, traduction d'après J. Bareille, vol. IX p. 81.

<sup>69</sup> Saint JÉRÔME, dans son *Commentaire sur Isaïe 11, 2*, PL 24, 144 F Cf. aussi son commentaire de Ez 16, 13. Quand on sait que l'Évangile selon les Hébreux constituait l'Évangile de référence des Judéo-nazaréens qui ont converti les Arabes devenus par la suite musulmans, on ne s'étonnera pas de trouver la sourate 5, 116 du Coran affirmant ceci : « Quand Dieu dira : Isa, fils de Marie, as-tu dit aux gens : Prenez-moi et ma mère pour deux divinités, à côté de Dieu ?... », à partir de laquelle certains commentateurs du Coran n'hésitent pas à affirmer que les chrétiens croient que Marie fait partie de la Trinité.

<sup>70</sup> P. H.M. MANTEAU-BONAMY, *La Vierge Marie et le Saint-Esprit*, Lethieulleux, Paris, 1970.

<sup>71</sup> P. H.M. MANTEAU-BONAMY, *La Vierge Marie et le Saint-Esprit*, Lethieulleux, Paris, 1970, p. 25.

le Christ, ce n'est pas Lui, l'Esprit du Père, qui change, mais elle qui, tout en demeurant Vierge, devient enceinte du Fils de Dieu. L'Esprit-Saint reçoit ainsi dans le temps l'attribut de divine source de maternité... »<sup>72</sup>. Autrement dit, le Don que Dieu fait de son Fils en Jésus-Christ est éternel, et donc le Christ est éternellement conçu du Saint-Esprit, mais quant à nous, il se révèle dans l'Incarnation historique et véritablement humaine *ex Maria Virgine*, laquelle reçoit, du Saint-Esprit, parce qu'Il la possède de toute éternité, *la relation de divine maternité.* »<sup>73</sup>

Mais il est important de le redire : puisque l'Esprit-Saint est Connaissance que Dieu est de lui-même, cette conception de l'humanité du Dieu-Homme de toute éternité est une conception cognitive : l'humanité du Dieu-Homme est l'expression *ad extra* de la connaissance que Dieu est de lui-même. C'est pourquoi Rabbi Iéshoua peut affirmer que « nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils » (Lc 10, 22) et l'évangéliste saint Jean affirmer : « Dieu nul ne l'a vu jamais ! L'Unique-engendré, Dieu, celui qui est dans le sein du Père, c'est lui qui nous en a fait l'exégèse. » (Jn 1, 18)

### 3.3.3 *Le Souffle-connaissance humain*

Ce Souffle-connaissance qu'est l'Esprit-Saint, Dieu le communique aux Humains :

« Et le Seigneur Elohim a formé le Terreux,  
poussière à partir de la terreuse,  
et il a soufflé dans ses narines un souffle de vie,  
et ce fut le Terreux pour une âme vivante. »  
(Gn 2, 7)

Ce serait une erreur de percevoir ce récitatif de la Genèse comme décrivant la formation du premier Terreux relevant d'un temps situé à l'origine, une fois pour toutes. Ce récitatif décrit une formation permanente qui se réalise, pour chaque Humain, à l'instant présent, à chaque inspiration. Notre respiration est ce qui nous relie à chaque instant, ici et maintenant, à Dieu. Chaque inspiration et expiration nous fait exister physiquement, psychiquement et pneumatiquement, dans la dépendance de cet air qui nous est extérieur, qui ne nous appartient pas et que nous recevons à chaque instant comme un don de Dieu. Cet air est la manifestation dans le Monde d'En Bas, auquel nous appartenons, d'une réalité du Monde d'En Haut, qui est le souffle de Dieu.

Dans la mesure où l'Humain est fait en ombre de Dieu, sa respiration dans laquelle il pense en lui-même ou par laquelle il émet sa parole, est la manifestation analogique de cette respiration en Dieu, qui lui permet de se penser en lui-même ou de s'exprimer hors de lui-même. Et ce souffle qui permet à l'Humain, en pensant ou en parlant, de prendre conscience de ce qu'il pense ou de ce qu'il parle, est la manifestation analogique de ce Souffle-connaissance qu'est le Souffle Saint en Dieu. Et c'est pourquoi ce souffle en l'Humain est source de connaissance :

« Qui, en effet, des hommes, sait les choses de l'homme,  
sinon le souffle de l'homme qui est en lui ? »  
(1 Co 2, 11)

<sup>72</sup> P. H.M. MANTEAU-BONAMY, *La Vierge Marie et le Saint-Esprit*, Lethieulleux, Paris, 1970, p. 27.

<sup>73</sup> Jean BORELLA, *La charité profanée, subversion de l'âme chrétienne*, Dominique Martin Morin, 1979, pp. 298-302.

« C'est un souffle dans l'homme,  
c'est l'inspiration de Shaddaï qui rend intelligent. »  
(Jb 32, 8-18)

« La lampe du Seigneur,  
c'est le souffle de l'homme  
qui pénètre jusqu'au tréfonds de son être. »  
(Pr 20, 27)

Pour penser, l'Humain se sert spécifiquement du souffle du nez, et pour parler l'Humain se sert spécifiquement du souffle de la gorge.

Dans le souffle du nez, qui est celui de la pensée, l'Humain est tourné vers l'intérieur de lui-même, dans un Rejeu que Marcel Jousse qualifie de « Rejeu microscopique ».

Dans le souffle de la gorge, qui est celui de la parole, l'Humain est tourné vers l'extérieur de lui-même, dans un Rejeu que Marcel Jousse qualifie de « Rejeu macroscopique ».

Mais, pour Marcel Jousse, anthropologiquement, entre Rejeu microscopique et Rejeu macroscopique, entre pensée et parole, il n'y a pas une différence de nature, mais seulement de degré, car pensée et parole sont de même nature gestuelle. Par contre, théologiquement, suivant l'objet sur lequel porte ce Rejeu, qu'il soit microscopique ou qu'il soit macroscopique, qu'il soit pensée ou parole, il existe une différence importante.

Ce Rejeu, qu'il soit pensée ou parole, peut être rejeu psychique, s'il se contente de rejouer le Monde d'En Bas sans accéder à la connaissance du Monde d'En Haut.

Ce Rejeu, qu'il soit pensée ou parole, peut-être rejeu pneumatique, s'il accède à la connaissance du Monde d'En Haut à partir du rejeu du Monde d'En Bas.

Ce Rejeu, qu'il soit pensée ou parole, peut être rejeu sarcotique<sup>74</sup>, si non seulement ce rejeu n'accède pas à la connaissance du Monde d'En Haut, mais à travers le rejeu du Monde d'En Bas, ce rejeu déclenche les pensées passionnées.

Dans le plan voulu par Dieu, le Terreux a été créé psychique, en ombre de Dieu, pour devenir pneumatique, comme ressemblance de Dieu. Et c'est dans la mesure où l'Humain se sert du souffle de sa parole et de sa pensée pour explorer le Monde d'En Haut que d'ombre de Dieu il devient ressemblance de Dieu. Mais, par suite du péché originel, le Terreux reste psychique et devient même sarcotique.

---

<sup>74</sup> Du mot grec *sarx* = chair. Sarcotique, comme dans le mot « sarcophage », littéralement : « qui mange la chair ».